EXERCICES

DE

CACOGRAPHIE.

DEUXIEME PARTIE.

NOUVELLE-ORLÉANS.

IMPRIMERIE DU "PROPAGATEUR CATHOLIQUE."

122 RUE DE CHARTRES.

1861

EXERCICES

DE

CACOGRAPHIE.

SECONDE PARTIE.

I. — LE DÉLUGE.

Les hommes étaie devenu si méchant, que Dieu résolu de les exterminé. Cependant Noé, homme juste, ayant trouvé grâce devant le Seigneur, reçu de lui l'ordre de batir l'arche : c'était un grand vaisseau en forme de coffre; Noé y entra avec sa famille. Il mit aussi dans l'arche des animau de toutes les bonnes espèces. Lorsque le temps prescrit par l'Eternel fut venu, il plut horiblement pendant quarante jours et quarante nuits; la mer se déborda; l'eau s'éleva d'environ huit mètres au dessus des plus haute montagnes ; elle fit périr les hommes, les animaux de la terre et les oiseaux du ciel. La terre ayant été submergé pendant cinquante jours, Dieu se souvint de Noé ; il envoya un grand vent qui sécha les eaux. Sept mois après le commencement du déluge, l'arche s'arreta sur une montagne d'Arménie. Au bout d'un an, Noé en sortit; alors il offrit un sacrifice à Dieu, en reconnaissance de la protection qu'il avait recu.

Verbe s'établir.—S'unir, s'étourdir, se refroidir, se chérir, s'aigrir.

II. — LE JEUNE DÉCALOGNE.

Rien n'est plus édifiant que la manière dont le jeune Décalogne fesait ses prières. Il se tenai dans une posture humble, les yeux modestement baissé ; le corps et l'âme, tout priait en lui. Sa vertu était uniforme et soutenu, et n'avait pas le moindre sentiment d'affectation. Sa dévotion était la même dans tous ses exercices de piété, et le recueillemen qu'il apportait à ses prière du matin et du soir, on le remarquait également dans celles qui précède et qui suive le travail et le repos. " Nous autres écoliers, disait-il un jour à l'un de ses compagnons, nous ne pouvons pas pratiqué de grande mortifications, ni prier Dieu continuellement ; mais il me semble que, si nous lui consacrions toutes nos actions, en récitant dévotement les courte prières qui les commence et qui les termine, notre journée serait bien pleine devant ce bon Père."

Verbe déroger.—Charger, abroger, jauger, exiger, obliger.

III. — LE CHAMEAU.

Les deux espèce de chameaux sont le chameau à deux bosse, et celui qui n'en a qu'une ; ce dernier se nomme dromadaire. Le chameau a environ deux mètre de hauteur jusqu'aux épaules ; il est bien plus puissant que le dromadaire, en proportion de sa taille ; il a les jambes moins longue ; son corps est recouvert d'un poil brun ou cendré. Il a la tete courte, les oreilles petite, le cou long et flexible. Ses pieds sont plat, uni, dur et peu fendu, ce qui le rend propre à traversé les déserts sablonneux où il est employé. Cet animal boit pour plusieur jours à la fois ; il se contente pour toute nourriture de quelque dattes et des plantes qu'il trouve dans sa route aride. En Arabie, il est regardé comme le plus précieux des animaux ; ses maîtres boive son lait, mangé sa chair, s'habille de son poil, et, à l'approche de l'ennemi, ils peuve, en montant sur son dos, fuir avec une rapidité extraordinaire.

Verbe bégayer. — Balayer, aiguayer, déblayer, étayer. égayer.

IV — L'ASIE.

L'Asie est la plus grande des quatre partie de l'ancien monde; elle a neuf mille sept cent kilomètre du Nord au Sud, et douze mil huit cent cinquante de l'Est à l'Ouest. Ce fut en Asie que Dieu placa le paradis terrestre, ou fure mis Adam et Eve. L'Asie devint encore la nourice du monde après le Déluge; là aussi furent fondé les première villes, les premiers empires et les premières églises chrétienne. On y trouve du blé, du riz, du vin, des fruits excellent et quantité d'épiceries. On en tire aussi de l'or, de l'argent, des perles, des pierreries, de l'ivoire, du café, de l'encen, du thé, etc. Ses habitants, excepté vers le Nord, sont en général d'une assez belle stature, et varie pour la couleur du blanc au basané. Si certaines contrée de l'Asie réclame la supériorité sur le reste de la terre, on doit dire que la Turquie d'Asie, ce pays autrefois le plus peuplé et le mieux cultivé, est devenu inculte et semble maintenant frapé d'une complète stérilité.

Verbe essuyer. — Ressuyer, appuyer, rappuyer, ennuyer, désennuyer.

V — L'AFRIQUE.

L'Afrique se présente la troisième en grandeur parmi les partie du monde; c'est une vaste presqu'île, qui tient au continent par une langue de terre d'environ cent vingt kilomètre de large, et que l'on nomme l'isthme de Suez. Cette partie du monde n'offre que peu de rivières de long cour et d'une navigation facile; ses ports présente rarement un asile aux vaisseau; aucune mer méditerranée, aucun grand fleuve, aucun chemin n'offre une voi sûr pour arrivé au centre de cette grande contré, qu'on pourait presque appeler un immense désert. Placée sous l'équateur, l'Afrique offre les climats les plus chaud, et rien ne tempère cet chaleur que les pluies annuels, les vents de mer, et l'élévation du sol. Ce n'est pas le froid qui fait l'hiver, sous la zone torride, ce sont les pluies; c'est pour cela que, dans bien des endroits de ces région, il n'y a que deux saisons, l'été et l'hiver. Tandis que l'homme est exilé

de beaucoup de partie de ce continent, un grand nombre d'animaux sauvages et féroce occupe sa place, et sont répandu sur toute la surface de cette contré, où ils exerce leur empire.

Verbe épeler. — Etinceler, ficeler, atteler, grommeler, écarteler.

VI. — L'ÉLÉPHANT.

L'éléphant est le plus grand des animaux terrestre ; il est sauvage, mais on l'aprivoise aisément. Il a environ trois mètres de haut ; sa peau, communément grise, et rarement blanche, est dépourvu de poil ; ses oreilles sont très-grande, et ses yeux fort petit. Sa lèvre supérieur se termine en un long canal, qu'on appelle trompe ; c'est le conduit de sa respiration et de sa boisson. Au moyen de ce membre, l'éléphant déracine un arbre, défait les nœud d'une corde, ouvre une sérure, écrit même avec une plume. Deux dents énorme sorte de sa machoire supérieur ; elles fournisse l'ivoir. L'éléphant est commun en Asie. Réduit sous la domination de l'homme, l'éléphant devient le plus doux des animau ; il prend bientôt de l'attachement pour la personne qui le soigne ; il la caresse, lui obéi, semble prévenir tous ses désir ; il s'agenouille même, pour qu'on puisse le charger plus commodément.

VII. — L'ENFANT QUI SE CORRIGE.

Un enfant, ami de la dissipation, pris enfin la résolution de fréquenté des enfants sages. Il fut touché de leur vertu. il les imita, et se corriga de ses mauvaise habitudes ; il devint sobre, patient, laborieu, bienfaisant, aimable. Cependant sa nouvelle conduite, quoique digne d'éloges, n'était pas loué ; on l'attribuai à de mauvais motifs ; on semblait s'obstiné à le jugé plutôt sur ce qu'il avait été que sur ce qu'il était réellement. Cette injustice lui faisait beaucoup de peine. Il alla déposé ses douleurs dans le cœur de son maître. " Mon ami, lui dit celui ci, vous valez mieux que votre réputation ; votre crainte de n'être pas ce que vous désirez, dit tout en votre faveur ; rendez graces à Dieu de la force qu'il vous a donné ; et sachez que celui là

est heureux qui peut dire : Mes ennemis censure en moi des vices que je n'ai plus. Si vous êtes bon, qu'importe que les autres vous croie méchant ? N'avez vous pas, pour vous consoler, deux témoins de vos actions, Dieu et votre conscience ? "

Verbe peler. — Bourreler, déceler, geler, harceler, modeler.

VIII. — CHIENS DE TERRE-NEUVE.

Les chiens de Terre-Neuve sont de haute taille, fortement constitué, mais avec des formes élancés; de sorte qu'ils sont très vigoureux et très léger. Leur tête est un peu volumineuse; d'ailleur, elle n'a rien de lourd; leur regard est plein d'intelligence et de douceur. Leur poil, généralement long et touffue, est d'une finesse et d'une douceur remarquable; il est assez épais pour les protégé efficacement du froid et pas assez long pour se chargé de la boue des marais, qu'ils ont souvent à traversé dans le pays qu'ils habitent. Les chiens de Terre-Neuve ne relève point la queu, mais la porte droite, et sous ce rapport ils se rapproche des loup; cependant, c'est à peu près le seule trait de ressemblance qu'ils aie avec ces animaux, pour lesquels ils montre en toute occasion une aversion bien prononcé, et qu'ils sont toujours disposé à combattre, et même à provoquer.

Verbe interpeller.— Quereller, desseller, seller, sceller, flageller.

IX. — LES DEUX FRÈRES.

Deux frères se ressemblait parfaitement pour la taille et pour les trait du visage. L'aîné se montrait peu complaisant, fort étourdi et très malpropre. Il n'aimait ni la piété, ni l'étude, ni même son frère. Le plus jeune, au contraire, était d'une douceur et d'une bonté charmante; il aimait tellement son frère, qu'il allait même au devant de ces désirs. On leur fit faire un jour à tous deux un habit superbe. En peu de temps, l'aîné eut mis le sien en fort mauvais état, celui du cadet était encore très propre. La pensé lui vint de l'échangé. "Vous êtes mon aîné, dit il à

son frère, il convient que vous soyez mieux habillé que moi." L'offre fut aussitôt accueilli, et l'échange fait. Ce frère, jusqu'alors si peu sensible, se jeta à son cou, l'arrosa de ses larmes, et lui promit de suivre à l'avenir ses bon conseils. Il tint parole, et devint, comme lui, un modèle de vertu.

Verbe regretter.—Brouetter, fouetter, guetter, émietter, endetter.

X. — DAVID.

David, jeune berger, fut sacré par le profète Samuel. Dieu lui prépara les vois du trone en lui faisant vaincre, étant encore tout jeune, Goliath, Philistin d'une grandeur prodigieuse. Après cette victoire, David fut ramené en triomphe. Pour récompense, il épousa une des filles du roi Saül. Cependant David fut persécuté par ce même Saül, jaloux de la préférence qu'on lui avait donné, et le vainqueur de Goliath fut obligé de s'enfuir. Devenu roi, David soutint de grande guerres. Dieu lui fit vaincre ses ennemis et le comblat de richesses et de gloire. David commi des fautes; mais il fléchit le Seigneur par sa pénitence, et il fut toujours depuis fidèle à le servir. Son repentir nous a valu les Psaumes, qui sont encore aujourd'hui la plus belle partie de l'office divin. Il voulait batir un temple, mais Dieu lui déclarat que cet honneur était réservé à Salomon son fils.

Verbe s'abstenir.

XI. — L'ANE.

Quoique moins beau que le cheval, l'ane, quand il est bien tenu, ne manque pas d'élégance. Il n'est difficile que pour sa boisson : il lui faut une eau clair et limpide, encore boit il très sobrement, et n'enfonce t il point du tout son né dans l'eau, par la peur que lui fait, dit on, l'ombre de ces oreilles. Il est trois ou quatre ans avant de prendre sa croissance, et pousse sa carrière jusqu'à vingt et vingt cinq ans. Dans ses premières année, l'anne est vif, animé; mais les mauvais traitement lui font bientôt perdre sa vivacité, et il devient lent, stupide et têtu. Il est quelque-

fois très attaché a son maître ; il le sent de loin, et le distingue fort bien. Quand il est surchargé, il manifeste son mécontentement, dit on, en laissant tombé la tête et en baissant l'oreille ; lorsqu'il est mené trop rudement, il montre les dents et grimace d'une manière peu agréable.

Verbe dessécher. — Ecrémer, régler, reléguer, rapiécer, lever.

XII. — LA RENNE.

La renne, une des espèce de cerfs, qui se distingue par le peu d'élévation des jambes, la longueur du poil et des oreilles, l'épaisseur des sabots, n'existe que dans les contrés où le froid est excessif. Les Lapons seuls paraissent avoir tiré tout le profit possible des rennes, qui leur tienne lieu tout à la fois de vaches, de brebis, de chèvres et de chevaux. Le lait de renne, suivant sa préparation, fournit du fromage, du beurre ou du suif ; la chair en est succulente ; les tendons servent de fils et de cordes lorsqu'ils sont réuni ; les os sont travaillé en cuillers, martaux, etc. Les Lapons, monté sur les traînaux que tire les rennes, peuvent parcourir jusqu'à cent cinquante kilomètres par jour ; ces pauvres animaux, sobre et laborieux, se nourrisse de mousse, qu'ils prenne le plus souvent sous la neige ; ils dévore aussi des bourgons, des grenouilles, de petite couleuvres et des rats de montagne.

Verbe asseoir. — Rasseoir, s'asseoir.

XIII. — SALOMON.

Salomon, l'un des enfants de David, monta après lui sur le trone d'Israël. Ce jeune prince, pénétré de ces devoirs, demandat à Dieu la sagesse pour se bien conduire ; non-seulement elle lui fut accordé, mais encore il devint le plus riche et le plus magnifique des rois, de sorte que, ni avant, ni après, il n'y eut un roi aussi grand que lui. Salomon bâti le temple de Jérusalem, dont son père David avait fait les préparatifs. C'était un superbe batiment tout revetu d'or en dedans, et divisé en deux partis ; la plus secrète était le sanctuaire, ou reposait l'arche d'alliance.

Devant ce grand temple, était l'autel pour les holocostes et les autres sacrifices, dans une grande cour environné de galeries, avec plusieur salles pour les fonctions des sacrificateurs. A la fin, Salomon ébloui de ses richesses, ne put se garantir de l'orgueil qu'elles inspire ; il oubliat Dieu, et tomba dans l'idolâtrie ; il mourut à l'âge de cinquante six ans, après un règne de quarante.

Verbe aller.

XIV — LONDRES.

Londres, capitale de tout l'Angleterre, ville d'une grandeur imposante, d'une richesse prodigieuse et d'un commerce immence, est situé à quatre vingt seize kilomètres de la mer, sur les bords de la Tamise. Il occupe une pente douce du coté du nord de cette rivière, et s'étend au sud sur un terrain plat et uniforme. Placé sur un cour d'eau d'une vaste étendu, cette cité réuni tous les avantages indispensable à la salubrité et à la commodité d'une grande capitale; en outre, le flux et le reflux, dont la Tamise éprouve la force, jusqu'à vingt kilomètres au dessus, est un avantage inappréciable, qui ne lui laisse rien à désirer. Sur la rive gauche du fleuve, les maisons s'élève en amfithéâtre, et sur la rive droite, qui n'était autrefois qu'un marais, elles sont très nombreuses, peu élégante, et d'un aspect vraiment triste par leur uniformité. Les deux partie présente une réunion d'habitations qui n'a jamais été surpassé que par l'ancienne Rome, et qui est sans contredit la plus considérable du globe.

Verbe absoudre. — Dissoudre, résoudre.

XV — LE JEUNE JOAS.

Joas, roi de Juda, gouvernat avec sagesse tant qu'il suivi les conseils de Joïada, qui l'avait dérobé à la fureur d'Athalie et placé sur le trone. Les liaisons qu'il avait avec cet homme vertueux lui donnère le goût de la piété, et lui inspirère l'amour de la vertue. Mais, Joïada étant mort, il changea de conduite, et fit bientôt voir que nous

devenons semblable à ceux que nous fréquentons ; car, les grands du royaume étant venu se prosterner devant lui, il se laissa séduire par leurs basses flatteries, et il mit ces hommes au nombre de ses favori. Ce fut là le commencement de ses dérèglement ; dès lors, abandonnant le culte de Dieu, il embrassa celui des idoles, et sa méchanceté alla si loin, qu'il fit mourir le fils même de Joïada, à qui il était redevable de sa couronne.

Verbe envoyer.—Renvoyer.

XVI. — LA CHEVRE.

La chèvre, vive, folatre et capricieuse, ne se laisse pas aisément contraindre ; elle choisit elle même ces paturages, se plaît à franchir les précipices, et on l'a vu souvent se reposé avec sécurité sur des rochers escarpé, près de la mer en furi. Elle se plait mieux dans les montagnes que dans les champs cultivé. Sensible à la douceur et aux caresses, la chèvre s'attache aisémement à l'homme, et devient même assez souvent d'une familiarité importune. Sa nourriture favorite consiste en bourgons de jeunes arbres. Le lait de chèvre est gras, nourrissant et médicinale ; il s'épaissit moins sur l'estoma que celui de la vache. Dans quelque parties de l'Irlande et des pays montagneux de l'Ecosses, ces animaux forme la richesse principale des habitants, qui couche sur des lits fait de leurs peaux, se nourrisse de leur lait, en convertisse une partie en beurre et en fromage.

Verbe s'asseoir. — Se rasseoir.

XVII. — JERUSALEM.

Peu de viles ont éprouvés autant de révolutions que Jérusalem. Capitale du puissant royaume de David et de Salomon, elle vit l'or d'Ophir et les cèdre du Liban orné son temple. Dévasté par les Babyloniens, elle devint plus belle sous les Macabées et sous Hérode. Elle comptait alors plusieur centaine de milliers d'abitant. Dieu permi qu'en punition de son déicide Titus la détruisit de font en

comble, l'an soixante-dix. Plus tard, elle fut rétabli par Adrien ; et sainte Hélène, mère de Constantin, orna cette ville de plusieurs monument. Les Persans et les Arabes s'en rendire maîtres au septième siècle. Les Chrétiens la reprire en mil quatre-vingt-dix-huit, et la gardère jusqu'en onze cents quatre-vingt-sept. Enfin, les Turcs s'en emparère en quinze cent dix-sept ; c'était la dix-septième fois qu'elle changait de maîtres. Quoique peuplé de vingt à trente milles habitant, cette cité ne présente à la vue que de tristes masure ; cependant l'intérieur est plus élégant et plus riche que ne l'annonce les dehors.

Verbe battre. — Abattre, combattre, débattre, s'ébattre, rabattre, rebattre.

XVIII. — ORIGENE.

Léonide, père d'Origène, ne se contentat pas de former son fils dans les première science des enfants, il prit encore un grand soin de lui apprendre l'Ecriture sainte. Origène, de son côté, quoique dans un age encore fort tendre, s'occupait avec joie à ce travail ; il l'approfondissait autant qu'il le pouvait, et allait même jusqu'a étonné son père par les question qu'il lui faisai. Léonide se croyait obligé de modérer cet ardeur, et de lui dire qu'il devait pour lors se contenté du sens que la lettre présentait, sans demander ce qui était au-dessus de son âge. Montrez, comme ce pieux enfant, une grande ardeur et un grant zèle pour la lecture de la sainte Ecriture, laquelle est si capable d'animé un cœur chrétien ; lisé surtout l'Evangile, qui contient les plus noble, les plus excellent et les plus parfaits enseignement de la Religion.

Verbe déchoir.

XIX. — LES MACHABÉES.

Sous le regne d'Antiochus, sept frères connus sous le nom de Machabées comparurе devant ce tyran, et souffrirent généreusement plutot que d'abandonné le Seigneur. Le premier eut la langue coupé, ainsi que les pieds et les mains, puis il fut mis dans une chaudière sur un grand

feu. Le second endura le même supplice, et au moment d'expirer il dit au roi : " Vous nous arrachez la vie ; mais Dieu, pour qui nous la sacrifion, nous la rendra. " Les cinq autre ne montrèrent pas moins de courage et d'intrépiditée. Cependant le plus jeune restait encore ; Antiochus tacha de l'ébranler par des caresses et par l'espoir des récompense ; il le remit à sa mère, afin qu'elle lui persuada de sacrifier aux idoles ; mais cette généreuse mère, s'élevant au dessus des sentiments de la nature, dit à son fils : " Mon enfant, regardé le ciel, ne craignez pas les souffrances, soyez fidèle au Seigneur votre Dieu, et partagez la mort glorieuse de vos frère, afin de participer à leur récompense. " Antiochus, irrité, finit d'exercer sa rage sur ce pauvre enfant, puis il fit périr la mère par les même supplices.

Verbe courir. -- Accourir, concourir, discourir, encourir, parcourir, recourir, secourir.

XX. — LES GAULOIS.

Le pays qu'habitait les Gaulois ne ressemblait guère à celui qu'offre la France aujourd'hui. Ce vaste territoire était presque entièrement couvert de forets impénétrable et de bruyères. Les Gaulois était grand, bien fait, hospitalier, brave, plein d'intelligence ; une imagination vive, un gout prononcé pour les aventures extraordinaire, la frivolité et l'orgueil, formait la base de leur caractère. Ils étaient cultivateurs laborieu, mais querelleur et curieux jusqu'à l'importunité. Dans l'origine, ils n'avait pour vêtements que des peaux de betes et se ceignait le corps comme des sauvages. Quand ils se civilisère, ils adoptère pour vêtement un large pantalon, et une espèce de veste orné de couleurs brillante. Ils durent souvent leur défaites à l'usage de combattre la tete et la poitrine découverte, afin de montrer leur courage. Les Gaulois furent soumis par les Romains ; les Francs, peuples de Germanie, enchanté de la beauté du pays, repoussère les Romains, et furent, en se mêlant aux Gaulois, l'origine de la nation francaise.

Verbe couvrir. — Entr'ouvrir, découvrir, ouvrir, rouvrir, recouvrir.

XXI. — LE CHAT SAUVAGE.

Dans le chat sauvage, les proportions diffère essentiellement de celles du chat domestique ; les pattes sont proportionnellement plus longue et plus grosse, la queu plus courte, plus grosse à son extrémité qu'à son commencement. La tête est plus forte, et toute la structure de cet animal est tel que l'exige un exercice violent et des bond à une grande distance. Les lèvres sont noirs ainsi que la plante des pieds. On en a trouvé de la longueur de près d'un mètre depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queu. Le chat sauvage est un grand destructeur de gibier: lorsque les fermes sont à sa porté, il n'épargne pas la volaille ; ses déprédations sont plus à craindre que celles du renard. On ne saurait calculer de combien d'aimables oiseaux chanteur un seul chat sauvage nous prive dans le cours d'une saison.

Verbe se dévêtir.

XXII. — JUIFS SPIRITUELS ET JUIFS CHARNELS.

Les Juifs charnel ne s'attachait qu'aux choses sensible ; ils ne servait Dieu que pour avoir les bien de la terre, abondance de blé et de vin, de grand troupeaux et des trésor. Ils craignait Dieu à cause de la pauvretés, des maladies et de la mort. Les Juifs spirituel et les vrai Israélites servait Dieu par affection ; ils l'honorait et l'aimait à cause de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté infinie, ils se regardait comme des voyageur sur la terre et espérait une autre vie après celle-ci. Les uns et les autres attendait le règne du Messie, mais différemment. Les Juifs charnel prenait au pied de la lettre tout ce que les prophètes avaient dit en figure. Ainsi ils s'imaginait qu'il règnerait sur la terre, et que les Juifs, sous son règne, vivrait dans la gloire et les délices, commandant à toute les nations. Les Juifs spirituels savait qu'il y a de plus grand bien à attendre que ceux dont en peut jouir ici-bas. Aussi ils attendait principalement du Messie le secour qui nous est nécessaire pour connaître et pour aimer Dieu.

Verbe échoir.

XXIII. — L'ÉCUREUIL.

Ce joli petit animal est généralement recherchée pour l'élégance de sa forme, la légèretée de ses mouvement, et la gentilesse de son humeurre. Quoique naturellement sauvage, il se familiarise facilement avec sa prison, et, quoique excessivement timide, il re[illegible]it bientôt sans le moindre effroi les plus familière caresse de la main qui le nourri. Il vit ordinairement dans les bois, et se fait, avec de la mousse ou des feuille, un nid commode et spacieux dans le creu des arbres. Il descent rarement à terre, mais saute d'arbre en arbre avec la plus grande agilité; il est d'une vigilance extrême. Sa nourriture consiste en fruit, amande, noix et grain, dont il amassent une grande quantitée pour ses provision d'hiver: il les garde soigneusement près de son nid, et n'y touche que lorsqu'il ne peut rien trouvé ailleurs. En été, il se nourrit de bourgons, de jeune rejeton; il est surtout amateur de glands de sapin et de chene.

XXIV. — LES ANCIENS BELGES.

Les anciens Belges n'était en rien inférieur a ceux d'aujourd'hui. Ils était courageu et intrépide dans les combat, bon, équitable et compatissant. Ils n'avait point de lois écrite; la tradition leur servait de code, la probitée réglait leur actions, le bon sens et l'équité décidait des différent. Livré à l'idolâtrie, comme tous les peuple du Nord, les anciens Belges adorait le Soleil, la Lune et le feu. Cependant ils croyait assez généralement a un Etre suprême, à sa présence en tous lieux, à l'immortalitée de l'âme, à une vie a venir, et a la récompense des bonne action en un autre monde. Ils avait trois sorte de prêtre: les druide, les devin et les barde; ils accomplissait les cérémonie du culte dans de vastes clairière où au sein des forêt, et sacrifiait parfois des victime humaine.

Verbe se prévaloir.

XXV. — LE MOINEAU.

Le moineau est un de nos oiseau les plus familier ; il vole constament autour de nos habitations, et s'absente rarement de nos jardins et de nos vergers. D'une légèreté et d'une adresse admirable, il ne se laisse pas prendre aisément. Dans son état naturelle, il n'a pas de chant; mais lorsqu'on le prend jeune, on peut lui apprendre quelques airs. Les fermiers se plaigne beaucoup du pillage de ces oisaux ; cependant, la guere destructive qu'ils font constament aux chenilles et aux insectes ailés, compense bien leurs déprédations passagère, et, tout bien considéré, ont peut dire qu'ils font à l'économie rural plus de bien que de mal. Les moineaux niche ordinairement sous les toit ou dans les creu des arbres; leur nid est construit de foin ou de paille, garni de plumes, et placé de manière à n'être atteint ni par la soleil ni par la plui.

Verbe pleuvoir. — Repleuvoir.

XXVI. — LES FRANCS.

Le nom de Francs n'est mentioné pour la première fois que vers l'an deux cent quarante et un. Les Francs habitait une contrée marécageuse et couverte de forets aux bouches du Rhin. Ces peuples était farouches et indomptable; la guerre ou la chasse était leur occupation ordinaire et servait à leur existence. Ils ne défrichait qu'un petit nombre de terres, et leur esclaves prenait soin de l'agriculture et des troupaux. Les plus brave et les plus hardi était les plus estimé, et parvenait seul au commandement. Les Francs adorait les astres et diverse idoles, auxquel ils offrait quelquefois des victimes humaine. Leur corps était beau et grand : ils avait les yeux bleu et la chevelure blonde ; ils se rasait toute la barbe, à l'exception des moustache, qu'ils portait fort longue ; ils tordait leur chevelure en une touffe relevé au milieu de la tête. Leurs armes étaient la fronde et la framé, sorte de hache qu'ils faisaient tourné sur la tête de leur ennemi avec une rapidité surprenante.

Verbe clore. — Déclore, éclore, enclore, reclore, redéclore.

XXVII. — LA VIOLETTE.

Le petit Alphonse croyait qu'il n'y avait que des violettes bleu. Un jour, il en trouva dans le jardin quelques unes qui était blanche comme la neige, et d'autres qui, brillant aux rayon du soleil du matin, était rouge comme un feu. Il en cueilli une bleu, une blanche et une rouge et les porta plein de joie à sa maman. Celle-ci lui dit : " Ces trois sortes de violettes ne sont pas si rares que tu le pense ; cependant c'est toujour une heureuse découverte, si tu n'oublie pas de quoi elles sont les emblèmes : la violette dont la couleur est d'un bleu tout simple, est, comme tu le sais, une image de la modesti et de l'humilitée ; quant à la violette blanche, qu'elle soit pour toi le symbole de l'innocence et de la douceur ; enfin, la rouge te dits : Aies toujours dans le cœur un ardent amour pour tout ce qui est beau, juste et bon."

Verbe se revoir.

XXVIII. — LE CHANT DU PINSON.

Le pinson commence à chanté de for bonne heure au printemp, et plusieurs jours avant le rossignol ; il finit vers le solstice d'été. Son chant a paru assez intéressant pour qu'on l'analysâ ; on y a distingué un prélude, un roulement, une final ; on a donné des noms particulier à chaque reprise, on les a presque notés, et les plus grands connaisseur de ces petites choses s'accorde à dire que la dernière reprise est la plus agréable. Quelques personnes trouve son ramage trop fort, trop mordant ; mais il n'est trop fort que parce que nos organes sont trop faible, ou plustot parce que nous l'entendons de trop près et dans des appartements trop résonnant, où le son direct est exagéré, gâté par les sons réfléchis : la nature a fait les pinsons pour être les chantres des bois ; allons donc dans les bois pour jugé leur chant, et surtout pour en jouir.

Verbe conclure.—Exclure.

XXIX. — CLOVIS.

Clovis n'avait que quinze an lorsqu'il monta sur le trone, en quatre cents quatre-vingt-un. Quatre ans après, il remporta une brillante victoire qui le rendit maître de tous les pays que les Romain possédai dans les Gaules. Bientot il épousa Clotilde, que l'Eglise a mis au rang des saintes. Cette princesse l'exhorta longtemps sans succès a quitter l'idolatrie. Cependant, une nombreuse armée d'Allemands étant venue pour s'emparé du pays conquis par les Francs, Clovis couru à leur rencontre, et les joignit à Tolbiac, près de Cologne. Voyant au premier choc que ses soldats pliait, il s'écria: " Dieu de Clotilde, si tu me rend victorieu, je n'aurai jamais d'autre Dieu que toi." Les ennemies furent défait, et Clovis se fit baptisé. Il continua d'agrandi ses Etats par les armes; en cinq cent sept, il vainquit les Visigoths prês de Poitiers, et, de sa propre main, tua Alaric, leur roi. Il mouru à Paris en cinq cent onze, après avoir fait de sage règlements et témoigné son grand attachement à la religion qu'il avait embrassé; mais il ternit sa gloire par une ambition démesuré et divers acte de cruauté.

Verbe fuir. — S'enfuir.

XXX. — LE ROSSIGNOL.

Par une délicieuse soiré de printemps, un jeune enfant, accompagné de son maitre, se promenait sur la lisière d'une forêt. Soudain le chan du rossignol se fait entendre. —Quel délicieuse harmonie! s'écrie Paul, après avoir écouté longtemp en extase! je serais curieu d'entendre de plus près un chantre si mélodieux; si nous avancions ver l'endroit ou nous guide sa voi. — Gardez vous en bien; le rossignol est si sauvage, que notre approche suffirait pour l'effarouché et le réduire au silence.—Mais pourquoi donc, continua l'enfant, pourquoi cet oiseau, qui efface tous les autres par l'éclat de son chânt, se plait il dans la solitude comme le hibou? pourquoi fait il entendre ses suave accent loin de nos habitations, tandis que les moindres arbre

de nos jardins sont rempli d'oisillons au ramage insipide et monotone ? — C'est, répondit le maître, pour nous apprendre d'avance cette maxime, que le véritable mérite est timide, qu'il aime à se tenir a l'écart, et que, pour en jouir, il faut savoir le trouvé.

Verbe haïr. — S'entre-haïr.

XXXI. — CHARLEMAGNE.

Charlemagne fut un guerier habile et redouté, un roi remarquable par son géni ; il était d'une belle taille et d'une figure agréable ; il avait de l'esprit et aimait les sciences ; aussi appela t il à sa cour tout ce qu'il put trouvé de savants. Néanmoins sa plus grande gloire lui vint de la guerre : il défit un duc d'Aquitaine qui avait prit les armes contre lui ; il dompta les Saxons, après trente ans de lutte et de combat ; il passa en Italie pour défendre le pape Adrien contre Didier, roi des Lombards, tailla en pièces l'armée de ce prince, le fit prisonnier, et mis fin au royaume de Lombardie. Le pape Léon III, en reconnaissance des services qu'il avait rendu à l'Eglise, le couronna empereur d'Occident, l'an huit cent. Délivré de tous ses ennemis, il s'occupa de faire fleurir les arts, les lettres et les science. Parmi ses établissements, on comte celui des écoles publique, où l'on enseignai la grammaire, l'arithméthique et le plain chant. Il mourut en huit cent quatorze, dans sa soixante-douzième année, après un règne de quarante six ans. Les peuples dont il avait fait le bonheur et la gloire le nommère Charlemagne, c'est-à-dire Charles le Grand.

Verbe écrire.— Circonscrire, décrire, inscrire, prescrire, proscrire, récrire, souscrire, transcrire.

XXXII. — DEVOIRS ENVERS DIEU.

Les premier devoir de l'homme, ses devoir les plus essentiel se rapporte à Dieu, le créateur de l'univers, le souverain maître de tout ce qui existent. Les devoirs que la connaissance de Dieu nous imposent sont de différente

sorte. Dieu est tout puissant, donc nous lui devons du respect et de l'adoration ; Dieu est infiniment bon, donc nous lui devons de la reconnaissance pour ses bienfait ; Dieu est infiniment juste, nous sommes donc sûr qu'en recourant à lui dans nos besoin, et dans nos peine, il nous secourrat d'une manière utile pour notre salut. Nous devons invoqué Dieu en tous lieux et toujours, dans la joie comme dans la douleur, dans la prospéritée comme dans l'infortune. Et c'est par l'adoration et la prière que nous reconnaîtront dignement la grandeur, la bonté et la justice de Dieu.

Verbe se résoudre.

XXXIII. — AMOUR DES PARENTS.

Le précepte d'aimé, d'honoré et de respecté son père et sa mère est de droit divin, et rien ne peut autorisé a s'en dispensé. Ce précepte renferme l'obligation de leur obéir en tout et partout, de ne jamais provoquer leur colère par des propo ou des refu insultant. On doit surtout ne jamais oublié les soin qu'on a reçu d'eux dans son jeune âge, en conservé un éternelle souvenir, avoir pour eux les même attention et pensé qu'on ne pourrat jamais s'acquitté comme il faut à cet égard. Quiconque manque de reconnaissance pour ses parent est coupable de la plus noire ingratitude ; un mauvais fils ne peut être un homme de bien. L'amour filial est le commencement des vertu, et les païens eux même lui avait donner le nom sacré de piété. Ils était fortement persuadé qu'il y a des bénédictions temporelle attachés au respect des père et mère. Nous chrétiens, nous avons, pour nous excité puissamment a cette vertu, la parole de Dieu : Honore ton père et ta mère, afin que tu vive longuement.

Verbe connaître. — Méconnaître, reconnaître

XXXIV — L'HIRONDELLE.

On reconnaît l'hirondelle a son bec petit, comprimé, étroit vers la pointe, et a son plumage presque entièrement

noir. Elle à un ramage particulier, vole avec une rapiditée étonnante ; elle mange, boit, se baigne, et quelquefois donne a mangé à ses petit en volant. Dès le retour du printemps, lorsque les insecte commence à paraître, on voit arrivé l'hirondelle ; à mesure que les chaleur augmente et favorise la multiplication des insectes, elle redouble de force et d'activité. La majeure parti des hirondelles, après nous avoir rendu service en détruisant des essaim nombreux d'insectes, nous quitte vers la fin de septembre pour revenir au printemps suivant. Les hirondelles construise leurs nids à l'angle de nos fénêtre où sur le haut de nos cheminés. Si un nid est endommagé, bientôt on accour de toute parts ; une multitude de becs apporte des matériaux, et cette foule refait quelquefois en moins d'une heure ce que les deux propriétaire n'eusse pas fait en quinze jours.

Verbe savoir.

XXXV. — PHILIPPE - AUGUSTE.

Philippe Auguste n'avait que quinze ans quand il commencat à régner, en onze cents quatre vingt deux. Le roi d'Angleterre paru d'abord vouloir profité de sa jeunesse, mais Philippe le forcat les armes à la main, de confirmé les ancien traités. Il s'embarqua pour secourir les chrétien de la Palestine, opprimés par les Mahométans ; mais il ne fut pas heureux. A son retour, il forca le conte de Flandre de lui abandonné l'Artois, s'empara plus tard de la Normandie, qu'il réunit pour jamais à la couronne, et soumit la Touraine, l'Anjou et le Maine. La plus célèbre action de Philippe-Auguste est la bataille de Bouvines, ou il vainquit Othon IV, empereur d'Allemagne, dont l'armé était le double de la sienne. Quand il eut terminé toutes ces guerre, il s'occupa du bonheur de son peuple, fit pavé les rues de Paris, l'entoura de murs, le fit éclairer, et y établit des halles et des marchés. Ce prince, zélé pour la religion, exact a rendre la justice, charitable enver les pauvres, mourut à cinquante-huit ans, après en avoir régné quarante trois.

Verbe construire. — Reconstruire, déconstruire, détruire, redétruire, [illegible]

XXXVI. — DEVOIRS ENVERS NOUS-MÊMES.

Il y a des devoirs à remplir envers l'âme, pour qu'elle commande dignement au corp, et envers celui ci, pour qu'il exécute convenablement les ordre de l'âme. Les devoir envers l'ame consiste dans la nécessitée d'éclairé notre esprit et de bien diriger notre cœur. Pour arrivé à cette dernière fin, tachons de ne jamais contracté de mauvaises habitude, de ne jamais nous créé des besoins inutile, et surtout de ne jamais nous abandonné à nos passions. Une mauvaise habitude, ou la fréquente répétition d'une même chose que Dieu défend, nous condui lentement et infailliblement à notre perte : et les passions, elles, nous y pousse avec promtitude. Evitons surtout la haine, la colère, la jalousi, l'orgueil. Pour éclairé notre esprit, nous devons chaque jour perfectionné nos connaissances, afin de mieux connaître nos devoirs envers Dieu, envers notre prochain et envers nous-mêmes.

Verbe mourir.

XXXVII. — L'OISEAU-MOUCHE.

L'oiseau mouche refusait au papillon le titre d'habitant de l'air. « Tu fréquente nos régions, disait il, mais depuis quelle époque ? Je ne comte encore qu'un printemps, et néanmoins je t'ai vu, humble vermisseau, rédui à ramper sur les branches, rédui à vivre de leur feuillage.» Le papillon répondit : « Mon élévation est de fraîche date, je n'en disconvient pas ; mais je ne la doit qu'à moi même ; et, malgré l'envi, je soutiendrai toujours que, s'il est beau de volé, il est encore plus beau d'avoir formé ses ailes. On prétend abaissé le mérite en rappelant l'humilité de son origine, et c'est précisément de cette humilitée qu'il reçoit son plus beau lustre.»

« Je ne travailles jamais, disait un paresseux, parce que je suis toujours malade. » Son médecin lui répondit : « Tu serais infiniment plus près de la vérité si tu disais : Je suis toujour malade, parce que je ne travaille pas ; car, soit en bien certain, l'oisivitée, qui est la mère de tous les vices, engendre aussi beaucoup de maladie. »

Verbe s'asseoir. — Se rasseoir.

XXXVIII. — SAINT LOUIS.

Louis IX n'avait que douze ans à son avènement au trone. La reine Blanche, sa mère, prit les renes du gouvernement ; les soins du royaume ne l'empêchère pas de veillé a l'éducation de son fils ; elle lui disait souvent : " Mon fils, je vous aime bien tendrement ; mais j'aimerais mieux vous voir perdre le trone et la vie que souillé d'un seul péché mortel." Ainsi habitué dès sa plus tendre enfance à la pratique de la religion, il se montra toujour si pieux et si sage, que ces vertus l'ont fait mettre au rang des saints. Louis, plein de zèle pour la défense des lieu saints, établi l'ordre dans ses Etats, et parti pour la septième croisade. Après des prodige de valeur, il vit périr de la peste une partie de son armé et fut lui même fait prisonnier. Il donna Damiette pour sa rancon, et de l'argent pour celle de ses soldats. Revenu en France, il s'appliqua à faire fleurir la justice et la paix. Dix sept ans après, il passa de nouveau en Afrique pour la guerre sainte ; mais une maladi contagieuse se mit dans son armé et la désolat ; lui même en fut atteint à Tunis ; il y mouru couché sur la cendre, au milieu de la consternation général, à l'âge de cinquante six ans, après un règne de quarante quatre.

Verbe coudre. — Recoudre, découdre.

XXXIX. — LE CYGNE.

Le cygne est entièrement blan, pèse près de dix kilos et peut vivre un siècle. Ses plumes recouvre un duvet moëlleu, épais, et fort recherché à cause de son utilitée et de son agrément. Le cygne est le plus silencieux des oisaux : quand il est provoqué, il ne pousse qu'un faible sifflement. Il se nourrit de pain, de plantes aquatique, de raisins et de grains. On ne s'approche pas impunément d'un nid de cygne : on a vu de ces oiseaux tenir en respec un renard et le forcé à se retiré. Un vieux cygne a assez de force pour cassé d'un coup de son aile la jambe d'un homme. Quant le danger est pressant et que la resistance

est difficile, le cygne se sauve en emportan un de ses jeunes sur son dos. Sur terre, ses mouvements sont gêné; son cou tendu lui donne un air stupide; mais lorsqu'il glisse doucement sur l'eau, il prend mille attitudes gracieuse, et déploi à chaque instant de nouvelle beautés.

Verbe être consacré.

XL. — BEAUTÉ DE LA VERTU.

La vertu est si belle, que les méchants eux meme ne peuve s'empêché d'approuvé les actions vertueuse. Quelle est l'homme qui, au milieu des crimes et des injustices, n'aspire à la réputation d'homme de bien? qui ne couvre de quelque apparence d'honneteté ses actions les plus criminels? On ne se conduirait pas de cette manière, si l'amour de la vertu pur ne nous forcait à recherché une réputation qui démente notre conduite, et à caché une méchanceté dont on rougi, quoiqu'on en désire les fruits. Personne n'est assez écarté de la bonne voi, assez dépouillé du caractère d'homme, pour etre méchant pour le plaisir de l'être. Rien n'est plus aimable que la vertu, rien qui gagne plus surement les cœur; nous aimons les homme que nous n'avons jamai vu, sur le seul récit de leurs belles action. Le vice divise les hommes, en les tenant en garde les uns contre les autres; la vertu, au contraire, les lit, en leur inspirant une confiance mutuel.

Verbe offrir.

XLI. — L'AIGLE.

L'aigle est le roi des oisaux, comme le lion est le roi des animeaux. Il a environ un mètre de long, et l'envergure de ces ailes, d'une extrémité à l'autre, est de deux mètres et demi à peu près. Il a la tête et le cou couvert de plumes aigus, d'un brun sombre; tout le reste du corps est également d'un brun cendré; la queu est brune aussi. Les jambes sont jaune, forte, et couverte de plumes jusqu'aux pieds; les doigts sont armé de formidables serres. Des rochers escarpé, des ruines de châtaux solitaires, des tours

isolé : voilà les places qu'il choisit pour sa demeure. L'aire ou nid de l'aigle forme un carré assez étendue, et lui sert, dit on, pour toute sa vie. L'aigle peut vivre près d'un siècle et resté trois semaines sans mangé. Il peut être apprivoisé, s'il est pris jeune. Dans la domesticité même, il n'est pas prudent de l'iriter ; car, tel est sa force, qu'on l'a vu tuer un homme d'un coup d'aile.

Verbe souffrir.

XLII. — CHARLES V.

Charles V, dit le Sage, repri toutes les provinces que les Anglais possédait en France. Du Guesclin, chevalier breton, digne de la confiance de Charles et de l'admiration des peuple, fut celui qui contribua le plus à la gloire de ce règne. Charles mourut a quarante deux ans des suites d'un poison lent, qui, dit on, lui avait été donnée dans sa jeunesse. Ce prince maladif gouverna avec sagesse ; il dut, à cause de son état, laissé à d'autres le soin de commander ses armées. La protection qu'il accorda au commerce, et surtou à l'agriculture, jointe à la sage économie de son administration, lui permit de laissé dix sept millions dans le trésor, somme énorme pour ce temps là, et de bàtir les châtaux de Saint Germain, de Vincennes, de Creil et de Montargis. Ses prédécesseurs pouvait à peine entretenir une garde pour leur personne ; Charles soldait plusieur compagnies et avait une flotte considérable. Il était instrui et ami des lettres ; son père ne lui avait laissé que vingt volumes ; il parvint, à force de soins et de sacrifices, à en réunir neuf cent, qui furent le noyau de la Bibliothèque impérial.

Verbe voir. — Entrevoir, revoir.

XLIII. — LE PERSIL ET LA CIGUË.

" Pourquoi donc, demandai un jeune enfant à sa mère, ce pied de cigue, qui croit au milieu du persi, qui, par sa forme et sa couleur, se confont avec cette plante si seine, qui va puisé aux mêmes sources la sève dont il se nourrit,

contient il un poison capable de glacé le sang dans nos veines et de nous donné la mort ? — C'est afin de nous apprendre répondit la mère, que les êtres malfaisant sont habile à dénaturé tout ce qu'ils s'assimile, et save transformé en poisons pernicieu jusqu'au substances les plus salutaire.—Et vous prétendais que ces plantes sont tellement semblable, qu'il est impossible de les distingué autrement que par l'odorat ou par le gout ? — Oui, mon fils, et cette particularité nous offre une nouvelle lecon : c'est qu'il ne faut jugé les hommes que par leur qualités et par leur actions, et non sur de futiles apparences, ni sur leurs avantages extérieur.

Verbe se restreindre.

XLIV — LE HARENG.

Le dos du hareng est d'un bleu verdatre, et le reste du corps, d'un blanc argenté; la machoire inférieur est un peu plus courte que celle de dessus, et l'une et l'autre sont armée de dents; la langue même est assez forte pour retenir une proi, ce qui indique que le hareng mange d'autres poissons. Il se laisse prendre aux mêmes amorces que les autres poissons goulu de sa taille, et même avec une mouche artificiel. Les écailles des harens, répandant une certaine lumière, rende la mer lumineuse pendant la nuit, et indique leur présence aux pecheurs. Ces poissons, dans leurs migrations annuel, parte de la mer Glacial ou ils habite, et se dirige, les uns vers l'Amérique, les autres vers l'ancien continent. La peche du hareng est une source de richesse ; la Hollande, surtout, en retire un très grand profit, et l'on comte, dans certaines années, jusqu'à cinq cents mille hommes occupés, soit à la pêche, soit à la préparation où au transport de cet utile poisson.

Verbe vouloir.

XLV — UTILITÉ DES TEMPÊTES.

On s'imagine quelquefois que les tempêtes sont inutile et même nuisible : quel erreur ! A la vérité, ces désordres

apparent sont de véritable fléaux ; mais, de quelque inconvénients qu'elles soit accompagnés, quelque soit les dégats qu'elles cause, toute terrible que paraisse les pluies, la grêle et même la foudre, il n'en est pas moins vrai que les tempêtes nous rende de grand services. Ainsi elles purifit l'atmosphère, prévienne toute espèce d'épidémi, tempère la chaleur de l'été, maintienne une sorte d'équilibre entre toutes les saison, fertilise la terre par des pluies abondante ; enfin, sous quelque point de vue qu'on les considère, elles sont plus utile que nuisible.

Verbe vêtir. — Dévêtir, revêtir, survêtir.

XLVI. — L'ÉCAILLE.

C'est l'enveloppe de la tortu qui fourni l'écaille, et principalement celle d'une espèce nommé caret. Pour la travaillé, on la ramolli à l'eau bouillante, et, dans cet état, elle se laisse moulé sous toutes les formes ; on en soude les bords ensemble par la chaleur et la pression ; ensuite on en fait des peignès, des tabatières, des évantails et autres meubles de luxe. L'écaille se travaille au tour, à la lime, au rabot ; on en fond les fragments. Pour faire perdre à l'écaille la forme bombé qui lui est naturel, on la met chauffé quelque temps dans l'eau bouillante, puis on la serre peu à peu, à l'aide de coins, entre deux plaques chaude de fer ou de cuivre ; on dispose une seri alternativement en écaille et en plaques de métal entre deux plans d'arrêt, et on approche l'une de l'autre insensiblement en tassant les clous.

Verbe se satisfaire.

XLVII. — UN PAVILLON DE CRISTAL.

Il existe dans un chateau du roi de Siam, en Asie, un pavillon d'été tout entier de cristal ; sa longueur est d'environ neuf mètre, et sa largeur de six. Les murailles, les plafonts, les table, les siéges, les vase, sont en cristal ; une seule porte donne acces dans ce pavillon ; elle est fermé et enduit extérieurement de ciment vitreu ; ni l'air, ni l'eau

ne peuve pénétrer a l'intérieur. Une fenêtre ronde est ouverte au milieu du dome. Or, cet étonnant pavillon est construi au font d'un vaste bassin en marbre, que l'on peut remplir d'eau en moins d'un quart d'heure, et mettre à sec en aussi peu de temps. Pendant l'été, le roi va souvent se renfermé dans cet endroit, et on remplit le bassin d'eau jusq'à l'ouverture qui est au dessus. Il est aisé de s'imaginer de quelle délicieuse fraicheur on doit jouir dans cette humide et profonde retraite, tandis que le soleil de la zone toride dévore les campagnes, et échauffe de ses rayon la surface des fleuves et des fontaines.

Verbe prendre. — Apprendre, comprendre, surprendre, désapprendre, entreprendre, se méprendre, rapprendre, reprendre.

XLVIII. — SUR LES BEAUTÉS DU PRINTEMPS

Comment pourrais je voir toutes les beautés du printemps, et n'être pas saisis d'admiration pour cet Etre adorable dont la puissance infini se manifeste avec tant de gloire! Pourrais je respiré cet air pure sans me livré à de délicieuses méditations! Jamais je ne devrais contemplé un arbre couronné de feuillage, un champ couvert d'épi, une foret majestueuse, des prés émaillé de fleurs; jamais, dans ces jardins, ou se trouve réuni toutes les beautés de la nature, je ne devrais cueillir la violette ou la rose, sans pensé avec attendrissement que c'est Dieu qui, au moyen des arbres, me couvre d'un ombrage frais; que c'est lui qui rend les fleurs si belles, et m'en envoi le doux parf ums; qui revet les prairis et les bois de cet aimable verdure; qui rend à chaque animal le sentiment de son existence; que c'est lui par qui j'existe aussi moi même, et par qui je jouis du spectable de la plus agréable des saisons.

Verbe rompre. — Corrompre, interrompre.

XLIX. — L'ODEUR DES FLEURS.

Quelle air parfumée on respire dans ces bosquets enchanteur, qui offre une retraite contre les ardeurs du soleil! Deja les grappe de lilas s'y sont couronné de fleurs,

et leurs petits tubes odoriférant s'éparpille et jonche la verdur qui tapisse les pieds de cet arbuste. Tandis que l'arbre de Judée épanouit près de là ses fleurs, et se distingue par la vivacitée de ses nuances, les jasmins garnisse d'une épaisse verdure les murs et les treillages ; des touffes des roses naisse en mil endroit et verse de toutes part un composé de parfums délicieu. Plus bas, de petit buissons de rosiers nain servent comme de bordures à ces riant tablaux. Quelque embaumés que soit ces lieux charmant, il semble que les fleurs s'étudie à conservé ce qu'elles ont de plus odoriféran pour le soir et pour le matin, temps où la promenade est le plus agréable. Le parfum des fleurs n'est ni assez fort pour porté à la tête et blessé nos organes, ni assez faible pour qu'ils n'en soit point ébranlés.

Verbe suivre — Poursuivre, s'ensuivre.

L. — PIQURES DE VIPÈRES.

La personne piqué par une vipère sent une vive douleur d'abor à l'endroit blessé ; bientot, tout autour de ce point, survient une enflur considérable ; rouge au premier instant, cette enflur ne tarde pas à prendre une couleur bleuatre et livide ; l'empoisonnement devient bientôt général, et ne tarde pas à causé une mort funeste. Pour prévenir une telle catastrophe, aussitot mordu, il faut serré au dessus de la morsure, laissé ensuite saigné la plai, en activé même l'hémoragie, soit en pressant cette plai, soit en la trempant dans l'eau chaude. Si la partie mordu est déjà gonflé et surtout livide, il faut la cautérisé avec un fer chauffé au rouge blanc. Une fois la cautérisation terminés on applique sur la plaie et sur toutes les parties voisine une compresse imbibé d'un melange de deux cuillerée, d'huile d'olive, débattu avec un cuilleré d'alcali volatil ; plus tard, on ne melera que quelques gouttes d'alcali.

Verbe se suffire.

LI. — LA FRANCE.

Si l'on considère que la France, situé sous le clima le plus tempéré de l'Europe, est également à l'abri des

chaleur excessive qui nuise aux travaux et énerve l'homme, et des froid rigoureux qui gêne l'agriculture dans son principe ; qu'elle jouit enfin presque toujours d'un beau ciel ; qu'elle peut rendre toutes les nation tributaire de ses production et ne l'être d'aucune, puisqu'elle possède tout ce qui est nécessaire aux besoin et aux agrément de la vie, on conviendra sans peine qu'il n'est peut-être point de contré au monde qui, tout bien compensé, soit plus favorisé de la nature. Nos lois sont suivis par plusieur nation, nos chef d'œuvre traduit dans toutes les langue, nos modes adoptés par les pays amateur de bon gout, notre langue répandu dans toutes les sociétés polie de l'Europe, notre bravoure nationale prouvé par de glorieux triomphe, nos vertus hospitalière mise à l'épreuve par tous les étranger. Que de motif pour se vanté d'être Français !

Verbe traire. — Distraire, extraire, rentraire, soustraire.

LII. — LA NATURE A L'AURORE.

L'aurore nous découvre pour ainsi dire une nouvel et superbe création. Elle met sous nos yeux la terre dans tout l'appareille de sa magnificence : les montagne avec les grand bois qui les couronne. les coteaux avec les vigne qui les tapisse, les campagne avec les moisson qui les couvre, les prairis avec les rivières qui les arrose. Leur verdure n'eut jamais plus de fraicheur ; les rayons du jour naissant brille agréablement à travers les feuille de ces rosier sauvage ; ils dore le plumage de l'alouette, qui, soutenu par les zéphyrs, fait retentir les air de ses chants varié. Mille oiseau sur le sommet des arbre, les berger dans les valon, et toutes les autres créature, à leur manière, célèbre de concert les attraits de la nature, qui parait s'éveiller d'un paisible sommeil. Au bienfait de la renaissance du monde l'aurore en ajoute un second, qui n'est pas moin précieux : elle fait aussi revivre l'homme en le tirant du sommeil, et l'averti du moment ou il doit se remettre au travail, source pour lui du vrai bonheur.

Verbe vivre. — Survivre.

LIII.

1. Ornez votre mémoire de choses précieuse, et pensé que vous faite dans votre jeunesse la provision de tout votre vie. Si noûs négligons de nous instruire, nous nous condamnons à la triste sociétée des hommes médiocre. Apprené comme si vous ne savié rien, et craigné surtout d'oublié ce que vous avez appri. Souvenez vous de conservé dans le malheur une âme toujour égal, et de ne pas vous enivré d'un fol orgueil dans la prospérité. Acceptez courageusemen tout ce qui vous adviendrat; souffrez avec paix la douleur, et, lorsque vous êtes humilié, ayez patience.
2. Ne perdé pas de temps: occupez vous toujours a quelque chose d'utile, et abstenez vous de toute action qui n'est pas nécessaire. Si vous aimez la vie, ne prodigué pas le temps a de vains amusement. Ne méprisez pas le temp pendent que vous l'avez, pour le regreter éternellement quant vous ne l'aurez plus. Hâtez vous, le temp fuit et vous entraine vers l'éternité. Allez, paresseux, vers la fourmie; regardez ses voie, et devenez sage et laborieu. Vous recueilleré ce que vous aurez semés. Songez à faire un usage utile des première année de votre vie. Ressentez l'injure, mais méprisé la pour Jésus Christ.
3. C'est moi qui me dérangés. C'est toi qui te fatigue. Il faut que nous vous questionnions. Tu t'enveloppe. Il se dédommagait. Tu est son concurrent. Tu perd tes profit. Je range nôtre sirop de groseille. Tu adjuge un lot. Je bus du rhum. Je me meu. Je cour. Tu cour. Tu te debat. J'absou. Tu ne m'absout pas. J'alongerait ma thèse. Le papier s'imprègne. J'eusse été réintégré. Je l'aurai dénigré. Nous l'eussions allégué. Nous vous délèguerions. Ce ne sont pas les richesse qui font les grand homme. Tous nos soins doive se borner a connaitre Dieu. On n'approfondi pas toujours ce qu'on dit au prochain. Je n'ai vécu jusqu'ici peut être que pour le mensonge et la vanitée. L'homme adonné au vice est malheureu. Quand on est méchant, tout joug révolte et devien insuportable.
4. Est ce que je sort? Vendrai je mon pavillon? Aurai-je vendu mon belvéder? Vendra t il son chalet? Elague-

tu nos peuplier? Les voiles s'envergue elles bien? Les haranguerіez vous? Nous lègueront il leur héritage? Est-ce moi qui l'ai dic? Est ce toi qui l'a promulguée? Les Francs subjuguère ils les Gaulois? Ceux qui s'affilie à une bonne œuvre s'y associe ils? Une ame fidèle paraitrait elle plus digne d'admiration que tout ce que le monde admire? Le vice est il forcé d'honoré la vertu? Vous renoncez vous sans cesse vous même? Préférez vous Dieu à tout? La perte de tout ne vous paraît elle rien à l'égal de lui déplaire? Gémissez vous sur les égarement de vos mœurs passés? Avez vous horreur de la seule apparence du mal, en cherchez vous les remède?

LIV

1. Est ce que je colorie ces estampe? Congédie tu ces gen importun? Contrarie t il? Nous conviera tu à ce repas frugal? Décrirai je vos bonne intention? Défire ils leur antagoniste? Dépréciates vous? Nous étudie ils? S'expatrie t il? Expédie ils? Nous fortifions nous? Est ce que j'inventori? Ne me justifierai je pas? Licenciera t on facilemen? Tous les corps se liquéfie ils? Cet indigent mendie il? Craint on de se mésallier? Négociâmes nous? Orthographieriez vous bien les mots centauré, chicoré, cuilleré, rez de chaussé? Pacifie t il? Personifiez vous? Pétrifierez vous? Paliront ils? Avez vous ratifié? Eutes vous résilié vos baux? Vous sacrifierez vous? Salarieras tu tes commissionnaire? Nous sanctifirez vous? Leur ferons nous signifié? Vérifirez vous? Ce poëte versifira t il continuellement? La vertu et l'innocence vous seraient elles aussi pénible que les passions qui vous asservisse et vous déchire? Vous en couterait il autant de rompre votre attachement au péché, qu'il vous en coute de l'entretenir?

2. Qui est cet individu? Qui est celui qui vous a introdui? Est ce ainsi que tu apprend? Qu'est ce donc qu'un théorème? Qu'est ce qu'il repein? Est ce ainsi que tu agi? Sera t il là? Sera ce bien lui? Qu'était ce Portugais? Qu'a t il rompu? Je bottelle la luzerne et le sainfoin. Va t il au travail. Va en acheter. Va, je me corrigerai. Vas y contre sceller mon sein. Qu'est ce que

le feu Saint Elme ? C'est d'un département méditeranéen qu'il venait. Serait ce ton opticien ? Serait ce ton pharmacien ? Dors tu ? Pars tu ? Meurs tu ? Sors tu ? Repens toi. Sens tu ? Est ce le vice qui rend le pécheur insupportable à lui même ? N'est ce pas une folie de t'aimé? N'est ce pas corrompre une plai, sous prétexte qu'elle sera plus aisé à guérir? Ne fai tu pas cela même en négligant de te corriger de tes défauts ?.

LV

1. La gloire des mondains meur peu à peu et s'enseveli avec eux. La nature se peint toujour à nos yeux sous des trait enchanteur. L'honnete homme ne se venge pas d'une injure, il préfère la pardonné. Un examen sérieu de nous meme nous rent indulgent pour autrui. La prospérité des impi ne passerat jamais à leur descendant. Plus une âme est esclave de ses passion, plus elle estime en secret le juste qui sait les méprisé ; elle sent dans sa propre faiblesse tout le mérite de la vertue.
2. Le bon élève évite avec soin la compagni des mauvais sujet, et meme celle des étourdi. Il donne bon exemple a toute la classe ; jamais il ne di rien, il né fait rien qui ne puisse être répété a ses parent. Il respéct et aime son maitre ; il recoi avec un cœur docile ces prescription et ses conseil. Jamais il ne murmure contre sa sévérité ; jamais il ne révoque en doute son impartialitée ni sa justice. En tenant cette conduite, l'enfant profite des lecons de son maitre ; il devient la joie, la gloire de ses parent et l'honneur de l'école.

LVI.

1. Les plus savant ne sont pas ceux qui ont le plus étudié, mais ceux qui ont le plus appri. Un vieillard craint les approche de la mort. Nos plus surs protecteurs sont nos talents et notre bonne conduite. La religion a toujour désavoué les œuvres les plus sainte que l'on a substitué au devoir. Celui qui dans un jugement fait acception

de personnes, pêche contre la droiture et la bonne foi. Le Seigneur est mon appuis. Nous ne goutons point ici bas de joi sans mélange. Notre intempérance nous donne de courtes joie et de long déplaisirs.

2. Une bonne œuvre est morte si elle n'est pas animé par la foi. Celui qui n'est jamais offensé de rien n'est pas plus fait pour la bonne société que celui qu'un rien offense. Plus la loi évangélique sera connu et pratiqué, plus l'homme sera éclairé et instruis sur ses véritable intérets. Celui qui se confi au Seigneur ne sera jamais ebranlé. Au dernier jour, le méchan sera précipité dans l'abime des supplices.

LVII.

1. Attila, roi des Huns, part de la Russie méridionale avec cinq cents mile combattant ; parcour et dévaste la Turquie d'Europe et la Grèce ; remonte le Danube, traverse le Rhin et entre en Gaule ; saccage trèves, Arras ; se présente devant Paris, d'où sainte geneviève le chasse ; fais le siége d'Orléans, d'où il est repousser par l'évêque saint aignan ; se dirige vers la Champagne, se rent dans les champs catalaunique, plaines près de Chalons sur Marne, ou il livre à Mérovée et aux Romains réuni une bataille qui lui coute, dit on, trois cents mile hommes ; quitte la Gaule ; s'achemine vers l'Est par la Suisse, le Tyrol et l'Italie, jusqu'aux porte de Rome ; fait grâce à cette ville, sur les instante prière de saint Léon ; retourne dans la Scythie par l'Autriche et les monts Carpathes ; établi son camp à la source du Dniéper, et y meur le soir de ses noces.

2. Louis XIV récompensai les grand hommes et leurs accordait sa confiance : Turenne et Condé commandait ses armés ; Colbert administrait ses finances; Vauban fortifiait ses citadelle ; Riquet creusai ses canau ; Mansard construisait ses palais ; Le Nôtre dessinait ses jardin ; Corneille et La Fontaine amusait ses loisir ; Racine et Boileau écrivait son histoire ; Bossuet, Fénelon et Fleury instruisait ses enfants; Bourdaloue, Massillon et Fléchier

lui prêchait ses devoir. Du temps de ce grand roi vivait Malebranche et les célèbre Descartes et Pascal. Louis XIV se montrat toujour grand dans l'adversité ; il mourut en avouant ses faute, et recommanda à son successeur de ne pas l'imité dans son amour pour la gloire, pour la guerre et pour les plaisir.

LVIII.

1. Les bénédiction d'un père et d'une mère accompagne toujours celle de Dieu. Les hommes ne se tienne jamais au présent ; ils anticipe toujour sur l'avenir comme présent, comme pour le gater. Colomb et Cook découvrire de nouveau monde enseveli, pour le reste de l'univer, dans un immense Océan ; ils trouvère dans ces contrés un nouveau règne végétal, un nouveau règne animal, mais la même espèce d'homme. Les parole des homme, quand ils se vante, sont comme le bruit d'une sci quand on l'aiguise: elles agace l'esprit de ceux qui les écoute. Heureux ceux dont la bouche ne laisse jamais passé un mensonge !
2. Nous lisons et nous examinons les ouvrage que vous acheté ; ils nous paraisse écrit avec gout et intelligence. Ceux même qui les regardait d'abord avec prévention, les admire et les estime ; ils voie avec plaisir la victoire que cet auteur remporte sur ses compétiteur. Les enfant auxquel je donne mes lecons s'instruise très bien ; c'est une preuve qu'ils font avec exactitude les devoir que je leur donne. Nous acquérons des connaissance par notre travail ; aussi, nous résolvon avec facilitée toute les question que l'on nous donne et toutes les difficulté qui se présente.
3. Les mauvai livre que cet enfant achètent, qu'il lit et relit, lui corrompe le cœur ; malheureusement, il les prete a d'autre qui les reçoive avec empressement et les lise avec aviditée. Quelle religion connait mieux le cœur de l'homme que la notre ? Plus vous différé votre conversion. plus vous jettez de profonde racines dans le mal, plus ses chaînes forme de nouveaux repli sur votre cœur, plus ce levain de corruption que vous porté au dedans de vous est dilater, s'étent, s'aigrit et se corromp.

LIX.

L'embarras ou l'on se trouve quand on commence a vivre dans le monde se perd peu a peu. Tâché de prendre les manière de faire et d'agir de ceux qui ont une bonne réputation. La contrainte que l'on se fait produi ses fruit. S'accoutumé a vaincre la fatigue du corp et celle de l'esprit. Pour s'exciter a la constance, voir les difficulté qu'on éprouve a se gené quand on est dans un age avancé. Si on n'est pas formé, on cour risque de se trouver sans ressource, sans crédi. La facilitée vient avec l'habitude. Se faire à la nouvelle position ou l'on se trouvent. Besoin de faire connaissance avec des gens honnête et vertueux. Comment le commerce des gens vertueu influ sur nos manière. Ce réservé des heure de travail, au moins certains jour ; savoir s'imposé des sacrifice. Renoncé à certain amusement. Ne pas refusé ceux qui sont permit. Ce qu'il faut accordé à ses amis. La religion doit être la première règle de conduite, c'est elle qui doit tout sanctionné.

LX.

1. Chers élèves, après que vous auré acquis la connaissance d'une grande somme de mot, en lisant où en copiant les bons auteurs, vous devez vous appliqué à vous énoncé avec élégance, et à n'exprimé vos pensée qu'avec le nombre de mots rigoureusemen nécessaire. Méditez d'abord le sujet que vous voudré traité, pénétrez vous du sentiment que vous voudrez inspiré à vos lecteurs où a vos auditeurs. Mettez de la clartée, de l'ordre et de la liaison dans la suite de vos idées, dans vos raisonnement et dans vos jugement ; unissez les avec soin, marchez de conséquence en conséquence, et évités surtout les phrases équivoque, et celles qui n'offre au lecteur que des mots vide de sens. Fixer clairement les rapport et les ressemblances de ces idées, et donnez leur une marche régulière.

2. Ces homme se préfère aux autres, et dans leur orgueil ils s'égale a Dieu. Leur vanité vivant de flatteries

leur corromt le cœur, enfle leurs esprit, déprave leurs jugement, affaiblit leur volonté. C'est encore la vanité qui les rent esclave du monde, les asservi au démon; et imprime son image dans leur ames. Les hommes vain se recherche dans les petites choses, parce que les grandes leur coute trop, et qu'avant tout ils s'aime eux-mêmes. Les orgueilleux se recherche dans les grande choses; ils ne veulent point reculer devant les sacrifice, parce qu'ils ont une haute idée de leur capacité; mais ils se nuise, se trompe et s'aveugle eux meme.

LXI. — LE RENARD.

Le renard est fameu par ses ruses, et mérite en parti sa réputation. Ce que le loup ne fai que par la force, le renard le fait par adresse, et réussi plus souvent. Il emploie plus d'esprit que de mouvements, et ses ressource semble etre en lui meme. Fin autant que circonspet, ingénieu et prudent même jusqu'à la patience, il vari sa conduite, il a des moyens de réserve qu'il sait n'employé qu'à propos; il veille de près à sa conservation. Quoique aussi infatigable et même plus ingénieux que le loup, il ne se fie pas entièremen à la vitesse de sa course; il sait se mettre en sureté en se pratiquant un asile ou il se retire dans le danger pressant, ou il s'établit, ou il élève ses petits. Il n'est point animal vagabond, mais animal domicilié; il se loge au bord des bois, il écoute le chant du coq et le cri de la volaille, il savour de loin sa proi, il prent habilement son temps, cache son dessin et sa marche, se glisse, se traine; et arrive presque toujour à son bût.

LXII. — LE LOUP.

Le loup est un animal dont l'appéti pour la chair est insatiable; et, quoique avec ce gout il ai recu de la nature les moyen de la satisfair, souvent il meurt de faim, parce que l'homme, lui ayant déclarer la guerre, l'ayant même proscrit en mettant sa tete a prix, le force à fuir, a demeuré dans les boi, ou il ne trouvent que quelque animau sau-

vage qui lui échappe souvent, et qu'il ne peut surprendre que par hasard où par patience. Le loup est naturellement grossier et poltron; mais il devient ingénieu par besoin et hardit par nécessité. Pressé par la faim, il vien attaqué le troupeau qui est sous la garde de l'homme; et, lorsque cette maraude lui réussi, il revient souvent à la charge, jusqu'à ce qu'ayant été blessez où chassez il se recèlent pendant le jour dans son fort, et n'en sort que la nuit, parcour la campagne, rode autour des habitations, et ravi l'animal abandonné. Enfin, lorsque le besoin est extreme, il s'expose à tout, devient furieux par ses excès, et meurt ordinairement par la rage.

LXIII.—L'OURS.

L'our est non seulement sauvage, mais solitaire; il fuit par instinc toute société; il s'éloigne des lieux accessible a l'homme, et ne se trouve à son aise que dans les endroit qui appartienne encore à la vieille nature. Il se retire seul dans les boi et y passe une parti de l'hiver sans provision. Cependant il n'est point engourdi ni privé de sentiment comme le loir et la marmotte. L'our est tres susceptible de colère, surtout quand on l'irrite, et sa colère t'en toujour de la fureur. Quoiqu'il paraisse doux pour son maitre, et meme obéissant lorsqu'il est apprivoisé, il faut toujours s'en défié. On lui apprent à se tenir debout, meme a dansé; mais pour lui donner cette espèce d'éducation, il faut le prendre jeune et le contraindre pendant toute sa vie; l'our qui a de l'age ni ne s'apprivoise ni ne se contraint plus. Il est naturellement intrépide; il est au moins indifférent au dangé. L'our sauvage ne se détourne pas de son chemin et ne fuit pas l'aspec de l'homme. Si le chasseur le blesse, et ne le tue pas, il vient de furi se jeter sur le tireur, et l'embrassant des pâtes de devant, il l'étoufferai s'il n'était secourut.

LXIV — LA SOURIS.

Les souri ont les même instinct, le même naturelle et le même tempérament que les rats, dont elles ne diffère

guère que par leur faiblesse et par les habitude qui l'accompagne. Timide par nature, familière par nécessité, la peur ou les besoin font tous leur mouvement. Elles ne sorte de leur trous que pour chercher a vivre. Elles s'en écarte peu, et y rentrè a la première alerte. Elles ne vont pas, comme les rats, de maison en maison, à moins qu'elles n'y soient forcé. Les souris ont les mœurs douce et s'apprivoise jusqu'a un certain point, mais sans s'attaché. Les souris sont plus faible que les rats, et ont aussi plus d'ennemi auxquels elles ne peuvent échapper que par leur agilité, leur petitesse meme. Les chouettes, les oiseaux de nuit, les chat, les fouines, les belette, les rats meme leur font la guerre. On les attire aisément par des appâs, on les détruit par millier; elles ne subsiste enfin que par leur immense fécondité.

LXV.

1. On aime a élevé celui qui s'humili, et a abaissé celui qui s'élève. L'aveut d'un défaut plait toujour, parce qu'il rent l'indulgence nécessaire.
2. La reconnaissance est la mémoir du cœur. Le soleil, lorsqu'il vient éclairé le monde de la splendeur de ses feux, invitent la créature au travail. Quelle homme, s'il rentre sérieusemen en lui meme, et qu'il fasse attention aux principaux événement de sa vie, n'y trouvera des marques sensible d'une Providence qui veille sur ces jour ?
3. Chez les Francs, il était défendu de donner asile a celui qui ne pouvait payer ses dette. Tout maître était responsable des vol de ses esclave. En cas de meurtre, tout la famille répondait pour le coupable : par ce moyen, chaque membre était intéressez a la conduite des autre.

LXVI.

1. Un éclair est une étincele électrique qui met deux nuage ou un nuage et la terre en communication. Les éclair se dessine ordinairement sous la forme d'une ligne brisé en zigzag ; on en voit aussi qui paraisse sous la forme

de masse lumineuse arrondies, et qui traverse l'atmosphère, ou l'œil peut les suivre pendant plusieurs seconde.
2. Un père chrétien ordonne que l'on ai soin de son fils ; il recommande qu'on ne le perde pas de vu ; il ne permet pas qu'on l'abandonne a lui même ; il veux, au contraire, qu'on exerce sur lui une grande vigilance, qu'on lui fasse rendre compte de toute ces démarche, qu'on ne soit pas trop indulgent pour lui, et qu'on veille surtout a ce qu'il ne fréquente pas de compagnon vicieu, qu'il ne contracte pas de mauvaise habitude, qu'il remplisse exactement ces devoir religieux : il veux, en un mot, qu'on forme le cœur de son enfant à la vertue, et qu'on lui fasse contracter l'habitude du devoir.
3. L'oisiveté énerve les corp les plus robuste ; l'exercice et le travail fortifie les plus faible. La franchise est compagne des grand caractère : elle est la marque distinctive de l'homme de bien. L'indolent reste dans une médiocritée qui ne l'élève a rien.

LXVII.

1. Le bruit que fai entendre la foudre cause ordinairement beaucoup d'effroi, et cependant tout danger est déjà passé. Il n'en existe meme plus pour une personne qui a vu l'éclair ; car, si elle devait etre foudroyé, elle ne verrait ni n'entendrait le coup pret a la frappé.
2. En quinze cents cinquante six, Charles Quint laissat l'Espagne à son fils Philippe II, l'Allemagne à son frère Ferdinand ; puis il prit l'habit religieux dans le couvent de Saint Just, en Espagne. Au bout de deux ans, sentant sa mort prochaine, il voulut qu'on célébra ses funéraille en sa présence ; ce lugubre spectacle fit sur lui une si forte impression, qu'à la fin de cette triste cérémonie, il fut saisi d'une fièvre aigue, dont il mourut.
3. Malheur a celui qui ne prie point ! sa vie sera comme un arbre qui n'a pas de sève, et ses actions tomberont a terre, comme des feuilles jaunis et desséchés. La prière est lumièr pour l'esprit, repos pour le cœur, force pour la volontée.

LXVIII. — FRANÇOIS IER.

François Ier, comte d'Angouleme, surnommé le Père des lettre, monta sur le trone en quinze cents quinze, et régna trente deux an ; il était jeune, vif, vaillant, ambitieux, plein de qualités noble et aimable ; mais il manquai de prudence. Emporté par l'ardeur des conquetes, il voulut d'abord faire valoir les droit qu'il avait sur l'Itali, et se mit en marche pour conquérir le Milanai. Il signalát sa valeur contre les Suisses en remportant sur eux la bataille de Marignan, appelé la bataille des géant. Par cette victoire, il devint maître de Milan. François eut pour ennemi le célèbre empereur Charles-Quint, contre lequel il perdit la bataille de Pavi, où il fut fait prisonnier. Mis en liberté par le traité de Cambrai, il prit sa revanche en quinze cent quarante quatre, à Cérisoles, ou plus de quinze mille impériaux furent tué. La paix de Crépy, qui fut la suite de cette grande victoire, précéda de trois an la mort de François Ier.

Verbe cuire. — Décuire, recuire.

LXIX. — LA COLÈRE.

La colère peut elle être peint dans sa hideuse horeur ? cela est bien difficile. Dans la colère, l'homme n'est plus lui même, ne se connait plus, n'a plus d'idé, plus de raison, presque plus de sentiment. Alors, il n'obéit qu'a l'action impétueuse du sang qui se porte au cervau : toute les paroles qu'il profèrent, également dénué de sens et de suite, le ferait rougir, si elles lui étaient rapporté lorsqu'il se trouvent de sang froid. Dans la colère, le plus ingénieu des homme ressemble au plus stupide ; ses traits altéré n'offre plus qu'un visage affreux, déformé par les plus hideuse convulsion : état horrible qui détruit tous les intervalle qui sépare l'homme de la bete féroce. Le premier moment de la colère est excusable, c'est la machine qui agi ; mais toujour on est maître du second. Lorsqu'on est porté à la colère, il est bon, pour s'en corrigé, d'observer attentivement les funeste effet qu'elle produi dans ceux qui s'y livre.

Verbe partir. — Repartir.

LXX. — HENRI IV.

Henri IV, dit le Grand, fut d'abord repoussé du trone par une grande parti de la nation, parce qu'il était hérétique. Les protestants, ainsi que les catholiques qui reconnaissait la légitimitée de ses droits, se rangèrent de son côté, et il se trouva en état de faire la guerre au duc de Mayenne, chef de la Ligue (c'est ainsi qu'on appelait le parti opposé à Henri IV). Le roi gagnat la bataille d'Arques et celle d'Ivry, ou il affronta mil dangers; ensuite il vint assiégé Paris. Une famine horible se fit sentir dans cette ville; Henri se souvint que les Parisiens était ses enfant; il laissa sortir les bouches inutile et donna même du pain aux assiégé. Ayant fait son abjuration à Saint Denis, il se vit ensuite paisible possesseur du trone. Il voulait mettre ses sujets en état de réalisé cette belle parole qu'il avait dite: *Bientôt chaque paysan aurat une poule a mettre au pot tous les dimanches ;* mais il n'en eut pas le temps, car, en seize cent dix, a l'époque ou ses peuples commençait a jouir des bienfait de son gouvernement, un monstre nommé Ravaillac l'assassina à coup de couteau.

Verbe dire.—Redire, s'entredire.

LXXI. — LA BALEINE.

La baleine, le plus grand de tous les animau, atteint vingt et meme trente mètre de longueur. Ses deux machoires, dépourvus de dent, sont garnis de huit à neuf cents lames découpés. Ces lames fournisse les objets connu sous le nom de baleines. Elle respire au moyen de deux orifices, appelés évent, et placé à la partie supérieur de la tete. La baleine vit de petites proies qu'elle englouti en masse et sans choix. Le lard de cet énorme poisson peut fournir jusqu'à vingt cinq mille kilogrammes d'huile. De toute les peches, celle de la baleine est, sans contredit, la plus périlleuse. Dès qu'une baleine est signalé, on s'empresse de mettre les canot à la mer, et l'on s'arrange de manière à s'approcher de l'animal sans l'effrayé.

Arrivé à une distance convenable, on lui lance un harpon; la baleine, se sentant blessé, donne ordinairement un violent coup de queu, qui pourrait devenir fatal à la pirogue, si on n'avait pas eu soin de se mettre hor de sa porté. Ensuite elle plonge, entrainant avec elle la ligne, puis reparait au bout d'environ une demi heure ; c'est alors qu'on la frappe de nouveau, et qu'on finit de la tué avec des lances longues de quatre à cinq mètres.

Verbe être reconnu.

LXXII. — LOUIS XIV.

Louis n'ayant que quatre ans et demie à son avènement, la régence fut confié à sa mère, Anne d'Autriche. Elle choisi pour ministre Mazarin, Italien souple et adroi. La minorité du roi fut marqué par les victoires que remportère le jeune Condé et Turenne, et par les guerres civile de la Fronde. Devenu majeur, Louis XIV pris les renes du gouvernement. Aidé de Colbert, il encouraga le commerce, les arts et les science, fit exécuté le canal du Midi, créa une nouvel marine, fonda plusieurs académie, construisis l'hotel des Invalides, l'Observatoire, la place Vendôme, les palais de Versailles, de Marly et de Trianon. La guerre vint ajouté encore a sa gloire, et finit de lui mériter le nom de Grand. Après avoir étonné le monde par sa brillante fortune, Louis XIV éprouva de grands rever : presque toute l'Europe prit les armes contre lui ; mais Villars sauva la France par la victoire de Denain. Le premier septembre mil sept cents quinze, le dernier des grand hommes du siècle auquel il donna son nom, Louis XIV termina, à soixante dix sept ans, un règne de soixante douze, l'un des plus long dont parle l'histoire.

Verbe écrire.—Circonscrire, décrire, inscrire, prescrire, proscrire, recrire, souscrire, transcrire.

LXXIII. — POISSONS VOLANTS.

On voit quelquefois des poissons s'élancé hor de l'eau, parcourir dans l'air un assez long espace. Ces poissons

sont pourvu d'une où de deux paire de large membranes, grande nageoires qu'ils peuvent étendre et réplié a volonté, ces membranes imite chez quelques uns la structure de celles de la chauve souris. Des marins et des naturalistes nous assure que les poissons muni de ces espèce d'ailes les agitent, les font mouvoir, et qu'ils s'en servent pour frappé l'air, s'élevé, dirigé leur course, agir, en un mot, comme l'oisau dans l'atmosphère ; mais il ajoute en même temps que ces volatiles, sorti des eaux, ne peuvent en faire usage qu'autant qu'elles sont humide, et que le contact de l'air et la vitesse de leur vol les ont bientôt séché. Il arrive fréquement que ces poissons, qui s'élèvent pour fuir un ennemi, au lieu de retombé dans la mer, se trouve sur le pont d'un navire ; et meme, quand ils ne rencontrent pas de navires, les autres poissons qui les chassait ne les ont pas perdu de vu, et s'ils retombe dans l'eau, ils devienne la proi de celui qui les avaient forcé à s'élevé.

Verbe s'instruire.

LXXIV — PRIX DE LA SANTÉ.

Nous somme imprudent, et nous exposons notre santé par nos imprévoyances où nos excès, souvent parce que nous ne réfléchissons pas assé a toutes les conséquence de la maladi. Nous ne parlons pas ici de souffrances qu'elle occasionne ; il est évident qu'après avoir été brisé par la maladie, le corps à beau guérir, ce n'est qu'une machine raccommodé, qui ne peut retrouvé sa solidité ; mais c'est la le moindre inconvénient. A t on calculé ce qu'une maladi appelé par notre faute pouvait produire de tristes résultat ? Perte de temps, et, par suite, renversement de nos projet, espérances trompé, chagrins et fatigues pour nos proches, et pour eux mêmes aussi, maladies et infirmités. On ne devrai jamais oublié que s'exposé imprudemment a la maladi, c'est faire des avances au malheur. De tous les capitau dont nous avons la disposition sur la terre la santé est celui que nous devrions le plus ménagé ; si nous les placons à fonds perdus chez les vices, ceux-ci nous en pairont l'intéret en infirmités et en souci.

Verbe venir. — Contrevenir, convenir, devenir, disconvenir, intervenir.

LXXV — LA TORTUE.

Les tortus se distingue, au premier coup. d'œil, par le double bouclié dans lequel leur corp est enfermé, et qui ne laisse passé au dehors que leur tete, leur cou, leur queu et leur quatre pieds. Le bouclier supérieur qui est plus ou moins bombé, porte le nom de carapace ; l'inférieur qui est aplati, s'appelle plastron. Ces deux pièces sont unis ensemble de manière a ne permettre en général aucun mouvement. Les tortus n'ont point de dent, leur machoires sont revetus de cornes, comme celles des oiseaux. Les tortus de mer ont jusqu'à deux mètres de long, et pèsent quelquefois quatre cent kilogrammes ; celle de terre sont beaucoup moins grandes. En général, on peut manger la chair de la tortu. En mil sept cents. cinquante deux, on en prit une dans le port de Dieppe qui pesait quatre cent cinquante kilos ; les tortus de cette grosseur ne paraisse sur nos cotes que par extraordinaire.

Verbe être ému.

LXXVI.

Les aigles romaines était peint sur les drapaux des César. L'aigle devient furieuse quand on lui prent ses aiglons. Les aides de ces ouvrier paraisse fatigué. L'homme vertueu sais foulé aux pied les délices passagers que le monde lui offre. Les délices du cœur sont plus touchants que celle de l'esprit. Mes amis sont les meilleurs gens qu'on puisse voir. Quelques bons gens sont venu ce matin. Ces exemples d'écriture sont très bien fait. Cet homme donne de grand exemples de vertus. Il faut donc expiré sous les foudres vengeurs. Quelle foudre d'éloquence n'ont pas été les Bossuets, les Bourdaloues.

LXXVII.

Pour accéléré le mouvement d'une pendule, il faut raccourcir la pendule régulateur. A la mort de Jésus Christ le voile du temple se déchirat en deux part, du haut en

bas. Les voiles de notre vaissau ayant été déchirés par les vent, nous ne savions quelle moyens prendre pour nous sauver du dangé. Personne n'est assez peu instruits pour ignorer que la religion catholique est établit sur des fondements divin, et que les personnes mal intentionnés qui cherche a la détruire, n'agisse ordinairement de la sorte que parce que leurs mœurs sont corrompus. Voilà deux parallèles bien mené. Faites la parallèle de César et d'Alexandre, et vous verrez que l'ambition fût toujours le mobile de ces deux grandes foudres de guerre. Le premier œuvre de cette auteur est inférieur au second. L'orge perlée s'emploi en pharmaci, ainsi que l'orge mondée. Cette orge est bien levée. Quelque chose que vous ayez fait pour votre instruction, vous devez continuer d'étudié.

LXXVIII.

Les Pharaon on regnés dans l'ancien royaume d'Egypte. Les deux Caton etait Romain. Les deux Sénèque ont pris naissance en Espagne. On a vu peu d'Augustes, de Scipion, de Richelieux, de Condés vivre familièrement avec les homme de génie, à l'exemple des Augustes, des Scipions, des Richelieux et des Condé dont l'histoire nous a dépeint les habitude. La France a eu ses Cesar, ses Pompée et ses Caton. J'ai déjeûné d'un couple d'œuf frais. Un couple de pijons ne suffi pas pour le diner de quatre personnes ; mais une couple de pijons suffisent pour repeuplé une volière. La Seine a eu les Bourbon, et le Tibre a eu les Césars.

LXXIX.

Ceux qui, après avoir vaincu les ennemi, ne save pas vaincre leurs passion, ne sont que des demi héros. Dans beaucoup de département les horloges publique sonne les quart et les demi. La feu reine était très-charitable envers les pauvre. Si aucun des soldats n'avait su marcher nu pieds, qui sait si Genève n'eut point été prise ? Ma

feu nièce me témoignait le plus grand attachement : aussi l'ai je beaucoup regretté lorsqu'elle est mort. Les enfants aime à courir les pieds nu, c'est une mauvais habitude. Autrefois il fallai que les esclave allasse tete nu pour marque de servitude, et maintenant ils sont encore obligé, dans certains pays, d'aller nus pieds.

LXXX.

Cette personne est toute en sueur. Ces fleurs sont touts aussi fraîche qu'hier. Ces enfants sont tous aussi grossier que ceux qui n'ont pas mêmes recu d'éducation. La Grèce, tout sage et toute éclairé qu'elle était, avait recu les cérémonie des dieux des paiens. Je m'étais flaté que vous seriez tout dociles et tout laborieux sans en excepter un seul ; mais il en est toute autrement, vous avez montrés tout la légèreté et tout la dissipation dont votre age peut être capable. La liberté d'écrire a des bornes comme tout autre espèce de liberté. Si nous avions été tout-aussi imprudent que vous, nous nous serions tout fait blâmer. Toute raisonnable que sont ces personnes, elles ont cependant fai une action digne de blame. Tout bien élevé qu'a été cette jeune personne, elle ne laisse pas de paraître rustique.

LXXXI.

Ne me dites pas que vous êtes insensibles aux louange ; car tout tant que nous sommes, nous aimons à être flatté. Tous méchants que nous somme, nous voulons cependant qu'on nous fasse du bien. Les bons, tous ferme qu'ils sont dans la vertu, doive éviter le commerce des méchant, s'ils ne veulent être bientôt tous aussi méchant qu'eux. Elle méritait une toute autre fortune.

Tout autre place qu'un trone eut été indigne d'elle. Ces enfants sont tous feu, tous zèle, tous yeux, toutes oreilles quand il s'agit de s'instruire.

Il se soumet lui meme aux caprice d'autrui,
Et ses écrits tous seuls doive parler pour lui.

C'est là ce qui fait peur aux esprit de ce temps,
Qui, tous blanc au dehor, sont tous noir au dedans.

LXXXII.

Les peines de cette vie, quel qu'elle soit, ne sont point en rappor avec la félicité de l'autre. Quelques science et quelque talents que vous possédiez, ne croyé jamais en savoir assez. Quelques éclairé que vous soyez, mes amis, vous ne devez jamais vous fié à vos propres lumière. Quelques savant que nous soyons, nous ne devons pas en tiré vanitée. Quelques corrompus que soit nos mœurs, le vice n'a pas encore perdu parmi nous tout sa honte. Quelles que soient les humains, il faut vivre avec eux.

Mais ces ruines mêmes ont pour moi des attrait ;
Là, si mon cœur nourrit quelque profonds regrets,
Si quelques souvenir vient rouvrir ma blessure,
J'aime a meler mon deuil au deuil de la nature.

LXXXIII.

Quelques perverse que soit les inclination du cœur humain, avec du courage on peut venir a bout de les changé et de les rendre bonne. Adam avait quelques neuf cents trente an lorsqu'il mourut. Il n'y a que quelques trois cents vingt ans que les actes publiques s'écrive en français, auparavant ils s'écrivait en latin. Quel que fusse vos vus, vous n'en avez pas moins été regardé comme coupable. Quelle que soit le mérite, quel que soit la vertu apparente d'un homme, vous ne devez point vous y fier avant de savoir si ce mérite et cette vertue sont réel. Telle vous êtes mon ami, tel vous pensez que les autres sont. Ces personnes ne sont pas telle que vous le croyez. Ne jugez jamais personne, parce que tel vous croyez méchant, qui sont bons, et tels vous croyez bons, qui peuve être méchant.

LXXXIV

Combien de peine et d'inquiétude m'a couté cette charge pour l'obtenir, et combien n'en faudra t il pas encore éprouvé pour la conservé ! Les louange que j'ai entendues donner a cet homme, n'était rien moins que véritable. Que de roles différents l'on a vus jouer de tout temps sur la scène du monde ! La machine que vous avez vue construire n'est pas celle qu'ont acheté les marchands que vous avez vu passer. Les macons que nous avons vu bâtir ces maisons sont les memes qui ont bâtie la notre. Les sommes que tu as vues compter sont celles qui me sont du. Si vous vouliez réussir dans votre entreprise, il vous aurait fallu faire plus de démarche que vous n'en avez faite. Nous vous avons rendus tous les services que nous avons pus. Pensez vous que les effets que j'ai envoyés acheter me soient envoyé ?

LXXXV

Je comte pour rien toute les peine et les fatigue que ce voyage m'a couté, pourvu qu'il vous soit utile. Je regarde comme le plus grand honneur que je puisse recevoir sur la terre, les mépri et les railleris que m'a value mon attachement à la religion chrétienne. Les douze mille francs que ce domaine m'a coutés n'égale pas la somme qu'il aurait value s'il eut été mieux cultivés. Les richesses que sa sagesse et ses vertus lui ont valu, ne sont qu'une faible récompense des service signalé qu'il a rendu a sa patrie. Les construction que j'ai commencées de faire ne seront terminé que le printems prochain. La multitude des affaires que nous avons entrepris ne nous a point empêché de vaquer aux différente occupation dont nous sommes chargé.

LXXXVI.

Ces jeunes gens se sont accordé ensemble pour faire le bien. Vous vous etes accordés une confiance sans bornes.

Les premiers hommes se sont suffis à eux meme pour tous les besoin de la vie. Ces personnes se sont salués dès qu'elles se sont vus. Nous nous sommes appliqués à l'étude des sciences que nous avions négligées jusque alors. Vous vous etes appliqués l'instruction que vous avez entendu, et vous en avez profitée. Les pasteurs de l'Eglise se sont toujours succédés sans interruption, depuis les apotres jusqu'a nous ; et il en sera insi jusqu'à la fin des siècle. La demeure que nous nous somme préparé est vaste et agréable ; elle est situé sur une petite éminence d'où l'on jouit d'un cou d'œil magnifique. Vous vous etes préparé a partir aujourd'hui ; quant à nous, nous ne serons pret que demain.

LXXXVII.

Ces enfants se sont plus à se contrarier autant qu'ils ont put. Les ennemis se sont rapproché de nous dans le dessin de nous surprendre ; ainsi il faut que toute les mesures soient pris pour leur opposé une vigoureuse résistance. Ces enfants se sont laissés tromper. J'ai vus des animaux féroce que j'ai laissé passer. Vous vous etes faits des ennemi par votre mauvaise langue. Ces personnes se sont fait au clima froid de ce pays, malgré les chaleurs auxquel elles étaient accoutumés dans le leur. Les amis que je me suis fait me sont demeuré attaché malgré les rever dont j'ai été accablés. Quoiqu'elle ait mille fois cherchée à l'étouffer, la pensé du crime s'est toujours faite sentir à la conscience coupable.

LXXXVIII.

Vos deux jeunes sœurs se sont repentie de la faute qu'elles ont commis à votre égard. Les science que mes fils se sont plus a cultiver sont préférable aux richesse. Les mauvaises nouvelle se sont toujours répandue plus promptement que les bonne. Il ne faut jamais passer d'une chose à la suivante sans avoir bien comprise celle qui précède, et sans se l'etre rendu familière. La science

de la religion, à laquelle vous vous êtes appliqué préférablement aux autres, que vous n'avez cependan pas négligé, fera votre-bonheur en cette vie et en l'autre. Ceux qui ont toujours cherchés à contenter leurs passion se sont nuis beaucou plus qu'ils ne se sont faits du bien. Nous nous sommes cru en sureté pendant que nous étions dans le plus gran péril. Ces enfants se sont disputés une pomme que chacun voulait avoir ; ils se sont ensuite disputé pour savoir celui qui parlerai le premier.

LXXXIX.

Nous nous sommes fait votre caution. Nous nous sommes faits attendre pendant plus de deux heure. Nos amis se sont envoyés des présents. Au milieu de la foret nous avons été attaqué par des voleur qui se sont jetté sur nous au moment ou nous nous y attendions le moins ; mais, étant bien armé nous les avons repoussé avec avantage, et nous les avons obligé de s'enfuir. Comment s'est éclipsé la gloire des Romains, cette gloire qui avait brillée par tout la terre ? Cet personne s'est refusée toute consolation, après les malheur qu'elle a éprouvé : elle est plongé dans une désolation effrayante ; tout ce que nous avons pus lui dire a été entièrement inutil.

XC.

Le voyage que ces personne se sont proposées de faire sera des plus agréable. Voilà une lettre que j'ai aprise à former. Mes ennemis m'ont dressés des pièges que j'ai crus devoir éviter, malgré l'espèce de bassesse qu'il y a eus a le faire. Nous avons assistés notre prochain, nous lui avons rendus tous les service que nous avons pus. Des affaire que nous n'avions pas prévûe, nous ont empêchés d'aller vous voir. Cette personne n'est point si honnête que je me l'étais imaginée. Combien de familles réduite a l'indigence, cette vertueuse princesse n'a t elle pas faite secourir !

XCI.

Les dangers que nous avons courus ont été éminent, nous ne les avons évité que par une grande prudence, et par une protection spéciale de la Providence. Les ennemis, après lesquels nous avons courus toute la journée, s'étaient enfui bien loin ; nous n'avons pu les atteindre, malgré toute la diligence que nous avons apporté. Le peu de nourriture que nous avons prise nous a extraordinairement affaiblie. Les mille francs que cette terre a coûtés, n'ont pas encore été payé par les fruits qu'on en a tiré; mais lorsqu'elle aura été bien cultivé, que tous les morceaux de terrain en friche auront été mit en bon rapport, elle produira beaucoup plus que l'intéret de la somme qu'on à déboursé. Combien de péines nous avons coûté a nos parents !

XCII.

Les biens mal acquit doivent être restitué à ceux à qui ou les a prit. La religion catholique est appuyé sur des fondement inébranlable : l'enfer, ârmé de toute sa puissance, ne viendra jamais a bout de la détruire. Les amis que nous nous sommes attaché par nos libéralité, ne nous sont demeuré fidèles que tant que la fortune nous a favorisé ; mais aussitôt qu'elle nous a manquée, ils nous ont abandonnée. Les provision que nous avons amassés pour notre long voyage, seront bientot absorbés : je ne sais où nous nous en procurerons de nouvelle. Les étoffes que j'ai achetées ne seront pas suffisante pour faire les habits que je vous ai promises.

XCIII.

Le peu d'argent que vous m'avez donnés n'a pas suffit aux frais de mon voyage ; mais le peu de monnaie que j'ai emprunté a suppléés à ce qui me manquai. La multitude des ignorant a toujours surpassés le petit nombre de ceux qui sont instruit. La foule des jeunes gens qui se précipite dans le mal a entraînés dans le meme précipice le petit

nombre de ceux qui cherchait a l'éviter. Le peu de précaution que vous avez prises, vous ont fait échapper au danger qui vous menacait. Le peu de précaution que vous avez prit pour vous mettre en sureté vous a fait tomber dans le piége que vous avait préparés vos ennemis. Le peu de maux que vous avez souffert, vous ont appris a etre sensible à ceux des autre.

XCIV

Le peu de santé que j'ai eue jusqu'à présent ne m'a pas permise de me livrer au travail. La quantité de fruits qui se sont gâté, à cause des pluie, est considérable. Le peu de progrès que cet enfant a faits, m'a déterminer à le retirer des écoles, pour l'appliqué au travail. Le peu de progrès qu'on fait ces enfants nous ont engagé a continuer de les appliquer a l'étude, malgré le services qu'ils pourrait nous rendre et le besoin que nous en aurions. O la négligente jardinière! je lui avais recommandée, en partant pour la campagne, mon hortensia et diverse autres fleur rassemblé dans mon petit parterre; je lui avais laissées tout ce qu'il fallait pour cultiver les plantes rare que l'on m'a envoyé de Marseille, et que j'ai faits croitre avec tant de peine; eh bien! cette paresseuse n'y a apportée nulle attention; pendant les chaleurs excessives qu'il y a eues, elle ne les a point arrosés, elle n'y a pas même songée; enfin, elle les a laissés périr avec autant de sang-froid qu'elle me les avait vues soigner avec vigilance, quand j'étais à la maison, que j'ai quitté a mon grand regret.

XCV

La misère, que nous avions cru si grande dans la province du centre, est bien moindre qu'on ne nous l'avait annoncée. Les provisions que nous avons ordonnés qu'on nous prépara sont moins considérable que nous ne l'avions crues; je ne pense pas qu'elles soient suffisante pour le voyage que nous nous sommes proposés de faire. Si les secour que vous aviez si long-temps attendu, et que vous avez enfin

reçu, ne sont pas aussi abondant que vous l'auriez désirez, c'est que les malheureux que nous avons eus a secourir sont en si grand nombre, que presque toute nos ressource ont été absorbés. Si les récompenses que vous avez pensées que vous recevriez n'ont point été aussi belle que vous l'auriez souhaités, c'est que vos efforts pour les mérité n'ont point été proportionné à ce que vous attendiez.

XCVI.

Les vents qui ont soufflés et les pluies qu'il a faites ont entièrement dérangés les travaux de la campagne. Il y eut quelques escarmouches entre nos avant postes et les ennemis; l'affaire ayant été jugé plus grave qu'on ne l'avait crue d'abord, on envoya des troupe pour les soutenir. Le règne de Louis-le-Grand a été un des plus glorieux qu'il y ait eus en France. La sagesse et l'industrie des Chinois sont bien moindre que quelques auteur ne l'ont avancés. Les inquiétudes mortelle que j'ai eus pour vous ont été bien plus sérieuse que vous ne l'auriez soupçonnées. Ces jeunes étudiants ont reçue une récompense plus précieuse qu'ils ne l'avaient espérés. Ces enfants n'ont pas été surpri de l'arrivé de leur mère; ils l'avaient même annoncé.

XCVII.

Les grande pluie qu'il a faites ont inondés beaucoup de pays, et ont beaucoup nuie aux récoltes. Ces remèdes ne sont pas aussi salutaire que vous me l'aviez assurés; c'est pour cela que je n'en ai pas fais l'usage que vous aviez désirer. Les plante que vous m'avez apportés sont plus belles que je ne l'avais crues. Les emplettes que vous avez fait ne vous ont pas coutés aussi cher qu'on me l'avait dis. C'est d'une gloire éternelle que Dieu a promise de récompenser les vertu que nous nous serons efforcé de pratiquer pendant quelques année. Avez-vous vus comment se sont comportés ces personne, malgré toutes les injures qu'on leur a dit: elles ont été plus patientes que nous ne l'aurions crus.

XCVIII.

Les maladie épidémique qu'il y a eues dans quelques provinces se sont faites sentir jusqu'ici. Si nous avions prévus toutes les difficulté que vous nous avez dis que nous aurions a souffrir dans le voyage que nous allions entreprendre, assurément nous n'aurions pas tant soufferts, et nous nous serions épargnés bien des peine et des fatigue que nous avons éprouvés; nous aurions abandonnés notre projet, ou nous aurions employés des précaution que nous avons négligés de prendre. Les travaux que vous avez faits commencer l'année dernière ne sont pas aussi avancé que nous l'aurions pensée. Les matériaux que vous avez achetté et que vous avez fait amener, ne sont pas aussi bon qu'ils auraient dus l'être, vu le prix que vous les avez payé. Cette somme est plus forte que nous ne l'aurions pensée.

XCIX.

Les arbres que j'ai faits planter n'on pas poussés. J'ai fais faire dans votre maison toutes les réparation que j'ai pue et que j'ai due. Si vous saviez, mes enfants, toute les peine, les inquiétude que vous avez couté à vos parent, lorsque vous étiez jeune, l'amour et la tendresse qu'ils ont eu et qu'ils ont encore pour vous, que ne feriez-vous pas pour leur témoigner votre reconnaissance ! Les précautions que j'avais prévue que vous prendriez, vous les avez prise; les succès que j'avais espéré que vous obtiendriez, vous les avez obtenu; les honneurs que j'avais désirés que l'on vous accorda, on vous les a accordé.

C.

Les matelots que j'ai vu nager était fort habile dans cet art. Les lapins que j'ai vus chasser étaient agile. Les moissons que vous avez vues couper était abondante. Les moissonneurs que nous avons vu travailler étaient accablé de fatigues, brûlé par les ardeur du soleil, exténué de faim et de soif, Les personnes souffrante que nous avons vue

supporter patiemment les douleurs aigue dont elles étaient tourmenté nous ont donnée de grand exemple de patience que nous nous somme proposés d'imiter. Les histoires que nous vous avons entendues raconter nous ont singulièrement touché; aussi avons nous admirés les personnes dont vous nous avez parlés. Cette mère s'est proposée d'envoyer ses enfants en pension.

CI.

1 Si les malheurs que vous avez entendus raconter était vrais, ce serait une chose bien affligante pour l'humanité. Les orateurs que vous avez entendu parler était plus éloquent que ceux que vous avez entendus blamer. Les grand homme appartienne moins au siècle qui les a vu naître ou qui jouit de leur talents, qu'au siècle qui les a formé. A peine les eumes nous entendu parler, qu'ils disparure comme l'éclair, sans que nous ayons pus savoir ou ils s'étaient retiré. Vos enfants, que j'ai entendu déclamer, et que j'ai aussi entendus applaudir, ont été couronné a la distribution des prix. Les personnes qui les ont vu figurer, nous ont assurés que ces éloges et ces prix était du à l'application constante, à l'assiduité et à la piété qu'ils ont montré. Les amis que j'ai crus que vous aviez, n'était rien moins que sincère.

2 Les deux discours que j'ai entendus prononcer sur le jugement dernier, ont étonnés l'auditoire, et l'ont remplit de frayeur : les objets étaient peint d'une manière si vive, avec des expressions si bien appliqués, qu'il semblait que tous les peuples fussent déjà transporté dans la vallée de Josaphat, et que la sentence fût déjà prononcé par le souverain juge, sur les têtes coupable.

3. Les a t on vu marcher parmi vos ennemis ?
Fut il jamais au joug esclaves plus soumi.
Lui même, d'aussi loin qu'il nous a vu paraître.
. . . .
La nuit je les ai vu arriver en ces lieux.
Allez, dis je, et sachez quel lieu les a vu naître.

CII.

Les occasions favorable que l'on a épiés avec le plus de vigilance, sont précisément celle qu'on a laissées échapper et qu'on a perdue le plus fréquemment. En effet, au moment qu'elles se sont présentés, il s'est trouvés des obstacle que nous n'avions point prévu, ou que nous avions crut pouvoir surmonter. C'est ainsi que notre mauvaise fortune s'est ris de notre attente ; c'est ainsi qu'elle nous a éconduit et laissé gémir dans une foule de traverse, dont nous ne nous étions point figurés les suites funeste. Nos premiers aïeux ne vivaient pas si rapproché les uns des autres que nous le somme actuellement. Répandu çà et là dans la profondeur des foret, ils habitait le creux des caverne ou se construisait des huttes. Il n'en est plus de même aujourd'hui, la plupart des hommes vive rassemblé. Ils ont partagés entre eux les terres dont ils ont faits des prairies, des vignobles, des champs couvert de moissons.

CIII.

Après la bataille d'Actium, qui rendit Octave, pour ainsi dire, maitre du monde entier, par la défaite d'Antoine, qui mis fin aux longues scène d'horeur qu'avait produit leurs démelé, on rassemblat tous les vaincu pour leur faire subir la mort, suivant l'usage établi. Parmi eux se trouvai Métellus, non moin distingué par son courage que par sa prudence. Son fils, qui servai dans l'armé victorieuse, le reconnait ; il cour a lui, le serre entre ses bra, et, retournant vers Octave, lui demande pour récompense de mourir a la place de son père. Mais Octave, touché de la piété filial du jeune homme, accorde la vie a l'un et à l'autre.

CIV

Ma dernière lettre, que vous auriez due avoir le 3 du courant, et que vous n'avez reçu que le 20, vous a donc parut bien courte, chers ami ! Je n'en suis pas fâché, je n'y

ai pas relatés plusieurs chose que j'ai crues inconvenant de vous détailler à la fois, et que j'ai due diviser en petits article concernant les nouvelles étude que vous avez adoptés. Votre observation nous a parut bien fondé, relativement aux étude de notre langue. Il est vrai, en effet, que son orthographe seule a toujours renfermée une foule de variations qui ont rebutés les étudiant, et qui même n'ont pas laissés que d'embarasser les écrivains qui en ont approfondis les principes, et surtout les étymologis, démentie à chaque instant par l'empire de l'usage. Cette partie de la grammaire (le Participe) était autrefois très négligé et même compté presque pour rien. Mais aujourd'hui, pour peu que les gens instruit aperçoive de fautes dans un simple billet, oh! ils ont bientôt prononcée et très sévèrement a cet égard. Vous seriez-vous figurez, chers amis, une telle opinion? Par cinq ou six lignes tracé à la hâte, on infère que les personnes qui les ont tracés n'ont eue que peu ou point d'éducation, quand ce peu d'écriture n'est pas orthographiée et ponctuée suivant les règles que les grammairiens ont jugés a propos d'établir dans leurs méthode; mais celles qui ont causés le plus de contradictions et multipliées les difficultés, concernent surtout les participe.

CV

La prudence, la sagesse, la bontée, la justice du souverain peut seule faire le bonheur des sujets. Le courage de Saint Louis, roi de France, étai a l'épreuve de tous les danger : sa valeur, son intrépidité a étonné les plus brave : sa bonté, son aménité, sa douceur, est connu de tout le monde. La naissance, ainsi que la mort, est un mystèr de la nature; car l'homme ne nait que pour mourir. Charlemagne et Louis XIV, les deux plus grands rois que la France ait eu, honorait les lettres; ni l'un ni l'autre ne laissait les savants sans récompense. La vie de l'homme, ainsi qu'une vapeur légère, ne dures qu'un moment; cependant chaçun s'y attache comme si elle devait duré plusieurs siècles. L'homme le plus robuste. ainsi que le plus faible. ne doit point compter sur un moment assuré d'existence; une vapeur, un rien suffi pour la terminé.

CVI.

L'histoire, comme un tableau, nous montrent les bonne et les mauvaise actions des grand hommes qui nous on devancé. Parce qu'il y a une multitude d'hommes qui se perde en transgressant la loi de Dieu, il n'en punira pas moins les coupable, en quelque nombre qu'ils soit. Il n'y a rien que la haine ou la jalousie ne fassent dire contre celui qui en est l'objet. La religion, ainsi que la vertu, peuve seule nous mettre au dessus des rever. Il y a peu d'homme qui s'aime assez eux même pour préféré toujour le bien spirituel de leur ame aux biens temporel : il y en a bien moins encore qui soit dans la disposition de sacrifier les second pour conserver les premier.

CVII.

La joi, le contentement, la paix intérieur sont le partage de l'homme de bien. Il faut tout sacrifié plutot que de sacrifier la vertu. Ce sacrifice, notre intéret spirituel et temporel, notre honneur, Dieu nous le commandent. Les fausse religion, la corruption des mœur, la démangaison de vouloir disputer sur tout, de vouloir sonder les mystères les plus élevé, pervertisse une multitude de personne. L'éléphant, comme le castor, aimes la société de ses semblable. L'histoire, ainsi que la physique, n'on commencés a se développer que ver le m lieu du seizième siècle. Ce ne sera ni M. le duc, ni M. le comte qui seront nommé ambassadeur d'Angleterre. Avoué avec franchise une faute que l'on a commis, c'est un moyen sur pour en effacer le souvenir : au contraire, la nier avec hardiesse et effronteri, c'est dévoiler son mauvai caractèr et son orgueil.

CVIII.

Avez vous vu ces hommes, paraissants et disparaissants a tout moment ? Sur les débris fumant de cette ancienne cité, se sont élevés quelque chétive cabane, indiquants que

là existai autrefoi une ville célèbre. Les chiens sont caressant de leur natur. Des esprits bas et rampant ne s'élève jamais au sublime. Ces hommes, prévoyants le danger, ont échappé au naufrage.

Entendez-vous le brui de ces puisssant Etats
S'écroulants l'un sur l'autre avec un long fracas ?
Voyez rire ces champs au laboureur rendu,
Sur ces combles tremblant ces chevraux suspendu.
Ces foret d'arbrissaux, de plantes, de buisson,
Montants, tombants en grappes, en touffe, en feston.

CIX.

Obligation, convention, engagement, promesse, reconnaissance.

L'obligation est un acte par lequel on s'oblige à quelque chose san restriction.

La convention est un acte par lequel on consend à faire où a ne pas faire quelque chose réciproquemen.

L'engagemen est un acte par lequel on s'oblige a faire où ne pas faire quelle que chose, sous une certaine condition.

La promesse est un acte contenan l'obligation formel de fair quelque chose dans un temp déterminé.

La reconnaissance est un acte contenan l'aveu d'une chose faite ou reçu. Ces actes sont les plus fréquent de la sociétée ; leur variété est infini : mais tous en général se bornent à l'obligation de la part d'une ou de plusieurs personnes, de payer, de donné, de fair où de ne pas faire quelque chose.

Ces actes, ainsi que tous les autre. tiennent lieu de loi à ceu qui les ont souscrit, et doivent être exécuté de bonne foi par eux. ou a défaut, par leurs héritiers ou leur successeurs. L'inexécution de ces actes donne lieu a des dommage et intérets.

CX.

Les soieri que je vous ai vendu ont excités l'admiration de touts ceux à qui je les ai faites voir avant de vous les envoyer. Mais les indiene que vous m'avez livré n'ont parues belle à personne. Je vous les ai cependant payé for chers et je crain bien de ne pouvoir poin en retirer les somme qu'elles m'ont coutées. Les épiceries que nous avons tiré du Levant sont arrivé à bon por. Les deux vaissaux qui nous les ont apporté ont été attaqué plusieur fois par des vaissaux anglois, et ils se sont vu souvent au moment d'être pris; mais ils se sont toujour défendu vaillamment, et sont parvenu a repousser touts les ennemis qui se sont rencontré sur leur passage. Je ne sauroit vous dire touts les dangers qu'il ont couru, et auxquel ils se sont soustrait, ou qu'ils on sut éloigner par la prudence et par le courage de ceux qui les montoit.

CXI.

1. J'ai rencontré vos cousine, et je les ai salué. Votre tante les a ramené a la ville longtemps avant l'époque qu'elle avoit fixé pour son retour. Une affaire imprévu l'a forcé a revenir a Paris. Vos jeunes parente ne s'étoit acoutumé qu'avec peine au séjour de la campagne. Les premier mois qu'elles y on passé leur ont parus bien long. Mais elles s'étoit enfin résigné a vivre dans cet triste solitude qui leur avoit d'abord tant déplu.

2. Depuis qu'elles étoit sortie de pension, elles avoien abandonnées l'étude et meme la lecture. Elles ne s'étoit plus occupé ni du dessein ni de la musique. Mais, dans leur retraite, elles se sont décidé a reprendre leur étude. Elles ont d'abord réglés l'emploi de leur journée, et se sont faites une loi de ne point s'écarté du plan qu'elles s'étoien tracée. Elles se sont assujetti a se lever tout les jour à six heure. Elles se sont proposées d'étudier, depuis leur lever jusqu'au déjeuner, la géographie et l'histoire, qu'elles avoit négligé d'apprendre dans le pensionat où elles ont été élevé. Elles déjeunoit a neuf heure, et s'exercoit en-

suite sur leurs instrument jusqu'à onze heure et demi. Elles jouait ou se promenait jusqu'à une heure. Elles lisait alor ensemble le Cours de Littérature de *La Harpe*, et d'autre bon livre, dont elles s'étaient accoutumé a faire des extrait. A trois heures, elles s'occupaient de leurs ouvrage a l'aiguille jusqu'au diner; après le diner, elles se récréait pendant deux heure; puis, elles reprenaien leurs ouvrage a l'aiguille jusqu'à l'heur de la prière, qu'elles ont toujours fait en commun. Telle est la règle qu'elle s'étaient imposé, et qu'elles ont constament observé. Je les ai prié de me communiquer les extrait qu'elles ont fait, et elles s'y son preté de bonne grace.

CXII.

Les reproche que vous avez fait à mon fils, ma fille se les est appliqué a elle meme, parce qu'elle a reconnue qu'elle les avoit mérité. Elle m'a avouer qu'elle ne s'étoit pas assez occupé du soin de profité des lecon que vous avez eu la bontée de lui donner tout l'hiver dernier. J'ai du profiter de cette aveu pour ranimer un peu cet ardeur qu'elle avoit montré dans les deux première année de son éducation. Je lui ai représenter qu'elle avoit faite moin de progrè en un an que sa cousine n'en a faits en quatre mois. Elle est convenu qu'elle s'est trop laissé aller a la paresse; et elle s'est engagé a faire désormais les plus grand effort pour répondre a vos soins pour elle.

CXIII.

L'homme a recour a la poésie et a la musique pour raconté a ses enfant attentif les conquete qu'il a fait, les victoires qu'il a remporté, la gloire qu'il s'est acquis, les invention dont la société s'est enrichis, les événemens qu'il a vu se passé devant lui, et ceux qu'il a entendus narrer par ses aïeux. Lorsque son ame est saisi d'un noble entousiasme, les peinture qu'il offre a ses auditeur sont pleine de feu et de vérité. Les histoire que nous avons commencées de lire, nous ont parut pleine d'intéret.

Ma sœur, si tu ne les a pas encore lue, je te conseille de te les procuré. Lorsque tu te sera bien appliqué a les gravé dans ta mémoire, je te prierais de me faire connoître les trait qui t'aurons le plus intéressé. Si notre jeune parente s'est fiite une si brillante réputation dans la société, c'est parce qu'elle s'est attaché a lire les bons historiens.

CXIV

Mesdemoiselles, je suis faché de n'avoir point trouver en vous les connoissance grammaticale que vous vous étiez flatté vous meme de possédé dans un si haut degré. Vous avez du reconnoitre avec chagrin combien ces prétention étoit mal fondé, combien vous vous étiez abusé dans vos pensé présomptueuse. Mais cette erreur, dont vous vous etes apercu, ne vous aurat sans doute pas découragé. Au contraire, elle vous aura surement excité a redoubler d'effort pour vous rendre plus familière les règle de la gramaire que vous avez reconnues que vous ne possédiez encore qu'imparfaitement. Quelque difficile que soit ces règle, quelques peine que vous ayez éprouvé pour en faire une juste application, vous ne devez pas désespéré de voir enfin vos travaux couronné du succès le plus complet. Quels que soit les dégout que vous aurons faits essuyer ces règles sèche et ennuyeuse, vous vous applaudirez un jour de ne vous etre laissées rebuter ni par l'aridité des précepte, ni par le peu de succès que vous aurez obtenu dans les commencement. Vous savez combien de peine ces règle ont coutée aux demoiselles qui vous ont précédé dans la même carrière. Combien de fois ne les avez vous pas vu toute affligé, tout découragé de l'inutilité de leurs effort! mais aussi combien d'éloge, combien d'applaudissement leur a valu leur persévérance dans le travail! Soyez sure que vous obtiendrez les même succès que vous avez vues qu'elles ont obtenu, si vous suivez leur trace avec la même ardeur. Vous avez déjà vaincus plus de difficulté qu'elles n'en avoit surmonté à votre age. La connoissance parfaite de notre langue est sans doute plus difficile a acqué-

rir que vous ne l'aviez crue d'abord. Mais aussi quel mérite y auroit il a la possédé, si vous l'aviez obtenu sans peine ? *A vaincre sans péril, on triomphe san gloire.*

CXV

Votre amie vien de faire beaucou de dépense : elle s'est faite peindre ; elle s'est achetées de belle robe, et beaucoup de bijou. Elle s'es imaginée que cela la rendroi plus intéressante. Elle s'étoit laissée séduire par le mauvais exemple des dame de sa société; mais elle a bientôt reconnus qu'elle s'étoit trompé ; et elle s'est repenti de toute les dépense qu'on l'avoit excité a faire. Les prune que vous m'avez donné, je les ai mangé et je les ai trouvé for bonne. Les belle perdrix rouge que j'avois trouvé, je les ai laissé envoler. C'est hier, je crois, qu'elles se sont envolé. Les tourtereles que j'avois élevé, je les ai laissé mourir de faim; quand à celles que j'avois donné à ma sœur, elle les a laissées tuer par son fils. La tasse qui m'avoit été donné pour étrennes, je l'ai laissé tomber. Elle a été cassé en mille morceaux. L'épingle que j'avois recu de ma tente, je l'ai perdu. Je l'avois laissé dans ma chambre ; quelqu'un l'a emporté, sans que nous nous en soyons aperçu.

CXVI.

Vous trouveré ci inclus la lettre que vous m'avez priée d'écrire en votre faveur à monsieur le directeur général des douane du royaume. Je craint que cette recommandation ne vous soit pas aussi util que je l'avois crue d'abord. J'auroi cependant bien desirer pouvoir vous marqué, par mes bon office, tout la reconnoissance dont je suis pénétré pour les nombreu service que vous avez bien voulus me rendre, et que je n'oublierais jamais. Je vous ai envoyés la semaine passé, les deux cent louis que vous m'aviez demandé. Je suis surprit que vous ne m'ayez pas encore écris que vous les avez recu. Cependant l'homme auquel je les ai confié a du arrivé a Moulins au bout de deux jour, et il les aurat sans doute faits porter chez vous le

lendemain. Cette somme complètera les onze mil franc que je m'étois engagés à vous payé ce mois ci. Je mettrai la même exactitude dans les paiement que je doit vous faire le mois prochain.

CXVII.

Le peu de progrè que ces élèves ont fait dans l'étude de la langue latine, a laquelle ils se sont appliqué depuis deux ans, prouve que la méthode que le maître a suivi ne sauroit produire les succès qu'il en avoit espéré. Le peu de confiance que j'avois mise en cette méthode se trouve justifiée par l'événemens. Je me déficrais toujours de ces nouvelle méthode qu'on a imaginé depuis vingt ans, et dont aucune n'a été couronné par les prodigieu succès que les inventeur avoit osés s'en promettre. Mes sœurs que vous avez laissé partir ne reviendront plus dans cette maison qu'elles ont quitté, et qu'elles n'ont aucunement regretté. Les chaleurs excessive qu'il a faits pendan les deux mois qu'elles ont passé ici, les ont empêché de sortir. Elles se sont peu promené, elles se sont beaucoup ennuyé ; elles se sont proposées de ne jamais revenir. Je vous ai dis avec qu'elle impatience elle ont attendue l'époque que ma mère avoit fixé pour leur départ, avec quelle joie elles l'ont enfin vu arriver. La ferme que nous nous étions proposée d'acheter n'est pas aussi considérable qu'on nous l'avoit annoncée. Nous avons été la voir hier, et nous avons reconnus que les rapport qu'on nous avoit fait sur son étendu et ses produit étoit bien exagéré.

CXVIII.

Les trois ministre qui se sont succédés en moin d'un an, ne se sont pas montré digne de la confiance que leur a accordés le souverain qui les avait élevé à ce poste éminent. Cette place qu'ils n'ont pas sus conserver, parce qu'ils l'ont mal remplit, vient d'être confié a un homme généralement estimé. Les bruit qui se sont répandu depuis quelque temps, et qui se sont succédés avec une

prodigieuse rapidité, ne méritoit pas la confiance qu'ils ont obtenus d'un public trop crédule. Ils se sont détruit d'eux meme, et ont couverts de ridicule ceux qui les avoit débité où répété. Les injustices que vous nous avait fait éprouvé, et dont nous nous sommes plaint tant de fois auprès de vous, les maux dont vous nous avez laissés accabler par nos persécuteur, tout nous a forcé a recourir a un protecteur plus juste et plus généreux qui su mieux nous défendre contre des ennemi que nous nous somme fait sans le vouloir. Les cruauté dont se sont souillé les divers empereurs romains qui se sont succédés les uns aux autre depuis le règne d'Auguste, se trouve consigné dans l'histoire, et rendront à jamais exécrable la mémoire de ces homme féroce qui se sont couvert du sang des hommes qu'ils étoit appelé a rendre heureux.

CXIX.

Les chagrin et les peine que m'a causé la conduite de mon fils sont devenu la source de cette mélancoli habituel qui mine lentement ma vie. Que de pleur n'ai je pas versées, dans le silence de ces longue nuit que j'ai passé sans fermer la paupière ? Mes yeux en ont tant répandus que j'ai failli à en perdre la vu. En rappelant à ces jeune gens les exemple que leur ont laissé leurs ancetre, les vertus qu'ils avoit eux meme commencées de pratiquer, les louange qu'ils s'étoient attiré de la part de leur maitre, on les auroit engagé a ne point s'écarté de la bonne voix dans laquelle ils étoit entré. En agissant à leur égar avec trop de sévérité, on les a rebuté complètement ; ils se sont dégouté du travail, ils se sont livré a la dissipation, ont refusés d'écouter toute les représentation qui leur étoient adressé, et semble s'etre plu à faire tout le contraire de ce qu'on attendoit d'eux. Il ne suffi point de connoitre la théorie d'un art, il faut encore savoir faire l'application des principe qu'on a étudié, des règle qu'on a appris. Combien de gens se sont livré pendant plusieurs année à l'étude de la géométrie, et ne seroit point en état d'arpenter deux hectare dans les champ !

CXX.

Les livre que j'ai acheté m'ont coutés quatre vingt franc. Ceux que j'avois acheté le mois dernier m'avoit coutés quatre vingts six franc. Que de peines a couté à ma sœur cette malheureuse affaire qu'elle s'est obstiné à entreprendre, qu'elle a entrepris malgré tout les avis que je lui avois donné à ce sujet! Combien de fois ne s'est elle point repenti, où du moins combien de fois n'a t elle pas du se repentir de n'avoir point suivit mes conseils ? Les démarche que vous m'avez pressé de faire pour obtenir la place que je m'étois proposée de cédé ensuite à mon fils, n'ont point eus les succès que j'en avois espéré. Les personne qui m'avoit promi d'appuyé ma demande se sont laissées décourager par les première difficulté qu'elles ont rencontré. La méthode que nous avons suivi n'est pas aussi bonne que je l'avois crue. J'ai toujours saisit avec empressement le peu d'occasions que j'ai trouvé de vous obliger. Le peu de reconnaissance que vous m'en avez marquée ne m'a point empêcher de vous rendre encore dernièrement tout les service que j'ai put. Je vous invite à profiter du peu de considération que j'ai obtenu auprès des nouveau ministre, pour sollicité encore par ma médiation la place que vous avez desirée depuis long-temps d'obtenir.

CXXI.

Les mauvaises herbe qu'on a laissé croitre dans ce cham ont beaucoup nuis aux légumes qu'on y avoit semées. Quelque soit votre conduite a mon égard, quelques sujet de mécontentement que vous m'ayez donné, quelque nombreuses qu'ait été vos faute, je me suis toujours montré for indulgent enver vous. Vos discour, touts séduisant qu'ils sont, vos promesses, toute belle, toute avantageuse qu'elles paraisse, ne saurait me tenté. Votre fille, toute aimable qu'elle est, n'aura pas plus de crédit auprès de moi. Les soins que j'ai sus que mon frère s'était donné pour me faire gagner mon procès m'ont réconcilié avec lui. Nous nous

étions brouillé, il y a plus de trois ans. Nous nous sommes donc raccommodé, et nous nous sommes engagé à éviter désormais tout sujet de brouilleri entre nous. Nous ne violeron jamais la foi que nous nous sommes donné à cet égard. On se souvient froidement des plaisir qu'on a goûté; on se rappelle avec plaisir les bonnes action qu'on a fait. J'ai cherché dans la religion les consolation qui m'était nécessaire ; et mes peine se sont adouci.

CXXII.

1. Cieux azuré, dont les voutes immense couvrent et renferme des millier de sphères roulante ; vaste séjour ou se confondent et se perde des mondes innombrable : celui qui vous forma de sa main puissante, qui mesurat vos dimensions, régla vos mouvement, a été enveloppé des langes de la misère, et couché dans une crèche délabré. Homme, enorgueilli toi ; ton Dieu s'humilit.

2. O soleil, source inépuisable de lumièr, de chaleur, et d'abondance, qui répand le jour sur mil royaumes ; père de la nature, de la vie et du plaisir, ô toi, dont la contenance est si majestueuse et si fière que les hommes prosterné attendirent ton lever dans la plus humble posture, et te prire pour ton maitre : celui qui remplit ton orbe de ses feux éblouissant s'est dépouillé lui même de toute sa gloire ; il a jeté un voile obscur sur sa divinité, pour nous parlé face a face, comme un homme parle à son ami.

3. Pale flambeau de la nuit, o lune, qui au milieu des astres, semble les commander en reine ; o toi, dont l'ondoyante clarté prete des charme si touchant a la nature : celui qui argente ton globe transparent n'a pas dédaigné de porter un corp terrestre, et d'éclipsé pour un temps les rayons de sa divinité.

4. Arc céleste et glorieux, qui nuance le firmament de mille couleur ; o toi, qui réjoui et console l'homme ; celui qui te colora de ces teintes brilliante, qui te courbat dans la forme la plus majestueuse et la plus agréable ; celui dont le souffle te consèrve et te soutien, porta toute sa vie

l'humble mantau de la pauvreté, et, à sa sorti de ce monde, les habits diffamant de la honte et du mépris.

5. Océan, vaste monde d'au, celui qui te creusa un lit si spacieu et si profon, devant lequel toutes tes vagues écumante et toutes tes montagne flotante sont comme une goute de la rosée du matin : celui qui, au moindre signe de sa volonté, déchire ton sein, y jete le désordre et la confusion, lance tes eaux jusque dans les nue, ou qui les aplanit dans le calme le plus tranquille ; celui qui te permit autrefoi de couvrir toute la terre, et d'ensevelir sous tés onde ses habitants corrompu, mais qui maintenant enchaine tes eaux dans leur lit avec des chaines plus forte que le diamant, quoique formé d'un sable léger ; ton Créateur a été en butte à touts les traits de la douleur ; toute la coupe de la venjance céleste s'est épuisé sur son ame agonisante. Pour nous retirer des abymes profonds du crime, il expirat.

CXXIII.

Fantome cruel, o peste, qui, frappant l'air de tes ailes funeste, y répand les semence de la mort ; fléau destructeur, dont l'haleine contagieuse pénètre le sein de la terre; sous tes influences maligne, la joi meurt et la nature langui, les royaumes puissant sont désert, la campagne reste inculte et désolé : celui qui t'arma de la destruction et qui te fait marcher devant sa présence irrité, pour lancé la terreur dans l'ame du méchant, fut régardé comme la peste de la société, et le pertubateur du repos public. Il étoit l'innocence même ; mais, couvert des apparence du crime, il fut condamné a mourir comme le scélérat le plus odieu.

2. Ver industrieu, qui file une étoffe brillante dont les roi s'énorgueillisse ; qui te creuse toi meme ton tombeau, et t'y ensevelit vivant ; mais, qui, reprenant bientôt une existence nouvel, te dégage de ton drap funéraire, brise ton cercueil, et t'élance vers le jour : insecte vil et rampant, changé en habitent des airs, que de rapport entre ton créateur et toi me sont offert dans tes métamorphose !

CXXIV

Voici ce que le Seigneur dis a l'ame fidelle : Quand tu es venu au monde, tu étois dans l'impureté de ton père Adam, dont tu avoi hérité la corruption et le péché. Tu n'avois point été lavé d'eau ni envelopé dans des lange. Personne n'avoit eu compassion de toi, ni ne t'avoit regardé d'un œil de pitié : exposé et jeté a terre par un extreme mépri dès le jour de ta naissance, tu n'étois que pour ta perte, et persone n'avoit soin de toi. Voilà quel est par elle meme la nature humaine concu dans le péché. Alors, dit le Seigneur, je t'ai vu, en passant, pauvre et délaissé, et pendant que, souillé encore par ton impureté, tu n'avois rien qui ne fit horreur, et que tu étois livré inévitablemen a la mort, je t'ai dit : Je veux que tu vive. Vis, malheureuse ame, c'est moi qui te le dis ; vit tout horrible que tu es par l'impureté du péché. C'est ainsi que Dieu parle à l'ame qu'il lave par le bapteme.

Mais ce n'est pas là qu'il borne ses soin. Tu croissoi, dit le Seigneur ; ta raison se formoit peu à peu, et tu devenoi capable des ornement qu'on donne à une jeune fille, des vertu dont il faut parer les ames dès leur jeunesse. J'ai passé, et je t'ai vu en cet état ; et, quoique tu fusse nu et pleine encore de cônfusion, sans raison, sans règle par toi meme, je t'ai épousé, j'ai contracté avec toi un alliance éternel. J'ai juré par ma véritée que je ne t'abandonnerois point, et tu es devenu mienne. Je t'ai lavé d'une eau sainte. Dès les premiers jour de ta naissance, ou je t'avois ordonnée de vivre, tu avois déjà été purgé par l'eau du bapteme ; mais l'impureté du sang dont tu étois né étoit encore sur toi : je l'ai oté par de saintes instruction, par l'abondance de mes grace. Je t'ai donné des habit de diverse couleurs, je t'ai orné de toutes les vertus, et je t'ai chaussé avec soin des plus belles paux. Je t'ai environné d'habis de fin lin, et je t'ai revetu des étoffe les plus fines.

Mon amour a été plus loin ; et, ne voulant pas seulemen que tu fusse nette et pure, mais encore riche et opulente, je t'ai donnée les grand ornements, des bracelet

dans tes bras, un riche collié autour de ton cou, des perle d'or et des pierreris pendantes à tes oreille, et une courone sur ta tete. Tu reluisois toute d'or et d'argent. Je te nourrissois de tout ce qu'il y avoit de meilleur et de plus exqui. Toute les douceur étoiet servie sur ta table. Je t'ai élevé jusque sur le trone. Tout l'univer ne parloit que de ta beauté, de cette beauté que moi seul je t'avois donné. Regarde, ame chrétienne, quel épou t'a été donné! Il t'a trouvé étant laide, il t'a faite belle ; il a prodigué sur toi touts ses dons, toute ses richesse. Il t'a placé sur son trone ; il t'a faite reine ; ses anges t'ont admiré comme l'épouse du Roi des rois, uni à son éternel félicitée. Comblé de sa gloire et de ses délice, qu'avois tu à desirer, ame chrétienne, pour connoitre toute les bontés et toute l'amour de cet épou bienfaisant ?

CXXV

Ame infidelle, tu t'es livré a touts les vices. Ce n'est pas moi qui t'avoit quitté ; c'est toi qui m'a abandonnée. Te répèterai je tes venjances, tes envis, tes haines secrète, ton ambition à laquel tu sacrifiois tout ? Toute la terre a été souillé de tes malice. Tu as dit que tu ferois mal, tu t'en es vanté, et tu l'as fai. Je t'ai abandonné a tes vois : il n'y a point de vain plaisir qui ne t'ai déeu ; et tu ne m'a point écouté. Revien, ame infidel. Pécheurs, revenez a moi, parce que je vous ai racheté. J'ai dissipé vos péché, comme le soleil dissipe un brouillar. Jacob, souvené vous en, ne m'oubliez pas.

Vos péchés sont devenu dur par la dureté de votre cœur, par vos habitude invétérés. Et moi aussi, dit le Seigneur, je m'endursirai sur vous, et j'oublirai que je suis père. Vous implorerè en vain ma miséricorde poussé à bou par vos ingratitude. Amenez moi Jérusalem ; amenez moi cet ame comblé de tant de grâce, je la perdrai. Dieu se complait particulièrement dans le nom de Saint : il s'appelle très souvent le *Saint d'Israël*. Sa saintеté fai l'épouvant de ses ennemi. A qui est ce que tu t'attaque, insensé ? De qui as tu blasphémé le nom ! Contre qui

as tu élevé ta voi, et lancé tes regards superbe ? Contre le Saint d'Israël. Les paiens memes savoient la puissance attaché a la sainteté du nom divin. Soyez saint, ministres de Dieu et de ses autel, dispensateur de sa parole et de ses mystères, parce que Dieu vous a choisi pour sanctifier son peuple.

CXXVI.

1. Si tu veu sincèrement te perfectionné, n'abandonnes pas tes yeux au sommeil avant d'avoir examiné par trois foi les actions de ta journé ; demande toi : Quel faute ai je commis ? qu'ai je fait ? a quel devoir ai je manqué ? de quel défaut me suis je guéri aujourd'hui ? quel passion ai je combattu ? Passe en revu toute ta journée, revien sur toutes tes parole et sur toutes tes action, et ne te pardonnes rien. Reproche toi ce que tu a fait de mal, joui de ce que tu a fait de bien.

2. Si de quelque secret on vous fai confidence,
Sachez bien le gardé. L'honnete homme est discré
Le silence absolu dois suivre le secret,
Et la discrétion payer la confiance.
D'un secret confié ne dite jamais mot,
De vos secrets surtou soyez toujour le maitre ;
Qui dit celui d'autrui doit passé pour un traitre,
Qui dit le sien s'expose à passé pour un sot.

LE JEU.

3. Les plaisirs sont amer d'abor qu'on en abuse ;
Il est bon de joué un peu,
Mais il faut seulemen que le jeu nous amuse.
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'umain que l'aparence ;
Et d'ailleur, il n'es pas si facile qu'on pense
D'etre for honnete homme et de joué gros jeu :
Le désir de gagné, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereu aiguillon:

Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par etre duppe,
On fini par etre fripon.

BONHEUR DE LA VERTU.

4. Homme, soit convaincu de cette véritée,
Que dans la vertu seul est la félicité ;
Seul elle trouve en soi la juste récompense
Des mau qu'elle a souffert, des biens quelle dispense ;
Tranquille, elle jouit, et voi san s'émouvoir
S'élevé un rival, où tombé son pouvoir.
Toujour elle s'exerce et jamai ne se lasse,
Goute mieu le succès, porte mieu la disgrace,
Sait être heureus encor de ses tendres douleur,
Et les ri des méchant sont moins dou que ses pleurs.

PHRASES A PONCTUER.

I.

1. La fraude la violence le parjure les procès les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle et empestée dans ce pays chéri des dieux.

2. L'amour de la gloire la crainte de la honte le dessein de faire fortune le desir de rendre notre vie commode et agréable et l'envie d'abaisser les autres sont souvent les causes de cette valeur si célèbre parmi les hommes

3. La grandeur de la taille l'élégance de la forme la force du corps la liberté des mouvements toutes les qualités extérieures ne sont pas ce qu'il y a de plus noble dans un être animé

II.

1. Craignez les dieux ô Télémaque cette crainte est le plus grand trésor du cœur de l'homme avec elle vous vien-

dront la sagesse la justice la paix la joie les plaisirs purs la vraie liberté la douce abondance la gloire sans tache

2. O digne fils du sage Ulysse disoit Diomède je reconnois en vous la douceur de son visage la grace de ses discours la force de son éloquence la noblesse de ses sentiments la sagesse de ses pensées

3 Nous ne pouvions jeter les yeux sur les deux rivages sans apercevoir des villes opulentes des maisons de campagne agréablement situées des terres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jamais des prairies pleines de troupeaux des laboureurs qui étoient accablés sous le poids des fruits que la terre épanchoit de son sein des bergers qui faisoient répéter les doux sons de leurs flûtes et de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour

III.

1. Dans cette fidèle et juste confiance il redouble son ardeur forme de grands desseins exécute de grandes choses et commence une campagne qui sembloit devoir être si fatale à l'empire

2. Ce n'est que pour punir l'usage injuste que vous faites de l'abondance que Dieu frappe quelquefois de stérilité les terres et les campagnes sa justice indignée que vous employiez contre lui ses propres bienfaits les soustrait à vos passions répand son indignation sur la terre permet les guerres et les dissensions renverse vos fortunes éteint vos familles fait sécher la racine de votre postérité fait passer à des mains étrangères vos titres et vos possessions et vous rend les exemples éclatants de l'inconstance des choses humaines et les monuments de sa colère contre les cœurs ingrats et insensibles aux soins paternels de sa providence

3. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeur s'enfle comme un ballon
Fait un vacarme de démon
Siffle souffle tempête et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais fait périr maint bateau
Le tout au sujet d'un manteau

IV

1. Ecoutez un petit bon homme qu'on vient d'endoctriner laissez-le jaser questionner extravaguer à son aise et vous allez être surpris du tour étrange qu'ont pris vos raisonnements dans son esprit il confond tout il renverse tout il vous impatiente il vous désole quelquefois par des objections imprévues il vous réduit à vous taire ou à le faire taire
2. Cinna qu'on avait jusqu'alors méprisé à Rome devint redoutable et on regarda cette désertion de toute l'armée comme le commencement d'une guerre civile
3. La nature est le trône extérieur de la magnificence divine l'homme qui la contemple et qui l'étudie s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance
4. Dieu source unique de toute lumière et de toute intelligence régit l'univers et les espèces entières avec une puissance infinie l'homme qui n'a qu'un rayon de cette intelligence n'a de même qu'une puissance limitée à de petites portions de matière et n'est maître que des individus
5. L'intérêt que l'on accuse de tous nos crimes mérite souvent d'être loué de nos bonnes actions
6. Le castor qui paraît être fort au-dessous du chien et du singe par les facultés individuelles a cependant reçu de la nature un don presque équivalent à celui de la parole.
7. Les livres dont vous m'avez parlé me conviennent beaucoup

V

1. Les uns ne pouvaient lui pardonner l'ennui d'une discussion qu'ils n'étoient pas en état de suivre les autres l'aveu qu'il leur arrachait de leur ignorance
2. Ennuyés bientôt de tout tout leur est à charge et ils sont à charge à eux-mêmes
3. Lassé de vivre toujours en suspens et dans l'incertitude je me résolus d'aller dans la Sicile où j'avais ouï dire que mon père avait été jeté par les vents

4. Semblables à deux bêtes farouches ils étaient toujours prêts à se déchirer l'un l'autre
5. Venez cher Zacharie embrasser votre frère
6. Soumis avec respect à sa volonté sainte
Je crains Dieu cher Abner et n'ai point d'autre crainte
7. Reconnaissez Abner à ces traits éclatants
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps
8. Dès que tu la verras défends-lui d'avancer
9. A mesure que Télémaque s'éloignait de l'île il sentait avec plaisir renaître son courage et son amour pour la vertu
10. Plus les devoirs sont grands et pénibles plus les raisons sur lesquelles on les fonde doivent être sensibles et fortes
11. Craignez repartit Mentor qu'elle ne vous accable de maux
12. Mais expliquez-moi lui disais-je les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce
13. O mes amis continua-t-il je vous laisse ce fils qui m'est si cher ayez soin de son enfance

VI.

1. On n'est jamais si heureux ni si malheureux qu'on se l'imagine
2. Songez plutôt à soutenir la réputation de votre père et à vaincre la fortune qui vous persécute
3. La vertu timide est souvent opprimée parce qu'elle manque ou de hardiesse pour se montrer ou de protection pour se défendre
4. A peine fûmes-nous arrivés sur ce rivage que les habitans crurent que nous étions ou d'autres peuples de l'île armés pour les surprendre ou des étrangers qui venaient s'emparer de leurs terres
5. Pour bien savoir les choses il faut en savoir le détail et comme il est presque infini nos connaissances sont toujours superficielles et imparfaites
6. La plus subtile de toutes les finesses est de savoir bien feindre de tomber dans les piéges qu'on nous tend et l'on

n'est jamais si aisément trompé que quand on songe à tromper les autres

7. Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde se trompe fort mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui se trompe encore davantage

VII.

1. Deux voisins sont près d'entrer en procès il les gagne il les accommode un paysan tombe malade il le fait soigner il le soigne lui-même un autre est vexé par un voisin puissant il le protège et le recommande de pauvres jeunes gens se recherchent il aide à les marier une bonne femme a perdu son enfant chéri il va la voir il la console il ne sort point aussitôt qu'il est entré

2. L'ambition et l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur les hommes veulent tout avoir et ils se rendent malheureux par le désir du superflu s'ils voulaient vivre simplement et se contenter de satisfaire aux vrais besoins on verrait partout l'abondance la joie la paix l'union

3. Je crois même que vous devez prendre garde à ne jamais laisser le vin devenir trop commun dans votre royaume Si on a planté trop de vignes il faut qu'on les arrache le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples il cause les maladies les querelles les séditions l'oisiveté le dégoût du travail le désordre des familles

VIII.

1. De quelle partie de l'Amérique êtes-vous me dit-il
2. Que ferais-je donc à l'égard de mes parents repris-je
3. O beaux jours trop heureux jours dont je n'ai pas assez connu le prix
4. Ah Mademoiselle qu'avez-vous fait
5. Oh quelle surprise agréable

IX.

1 Ah mes frères que de bien encore une fois vos seuls exemples peuvent faire parmi les peuples
2. Regardez bien ma sœur
Est-ce assez dites-moi n'y suis-je point encore
Nenni M'y voici donc Point du tout M'y voilà
Vous n'en approchez point La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva
3. Chemin faisant il vit le cou du chien pelé
Qu'est-ce là lui dit-il Rien Quoi rien Peu de chose
Mais encor Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause
Attaché dit le loup vous ne courez donc pas
Où vous voulez Pas toujours mais qu'importe
Il importe si bien que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor

UNE PETITE-FILLE A SON PÈRE ET A SA MÈRE LE JOUR DE L'AN

Cher Papa et chère Maman

Il me tarde beaucoup de savoir bien lire et bien écrire pour vous faire un joli compliment comme le font en ce jour les enfants instruits Moi trop jeune encore je vous dirai seulement que je vous aime beaucoup et que je veux vous prouver mon amour par ma sagesse par ma bonne conduite et par mon exactitude à faire promptement et fidèlement tout ce que Papa Maman et mes maîtresses me commanderont

UNE PETITE-FILLE A SON GRAND-PÈRE ET A SA GRAND'MÈRE LE JOUR DE L'AN

Cher Grand-Papa et chère Grand'Maman

Votre petite-fille vient vous prier d'agréer en ce jour les vœux et les souhaits qu'elle est heureuse de vous offrir Ne

pensez pas qu'elle attende le renouvellement de l'année pour sentir ce qu'elle vous doit chaque jour ses prières s'élèvent vers le bon Dieu pour lui demander l'accomplissement de tous vos désirs Aucun obstacle ne s'opposerait à votre bonheur si elle était exaucée autant qu'elle le souhaite et que la sincérité de ses prières le demande Agréez donc aujourd'hui la nouvelle expression de tous les sentiments

De votre respectueuse petite-fille

LETTRE D'UN FRÈRE A SA SŒUR AÎNÉE LE JOUR DE L'AN

Chère Sœur

Ta tendre amitié n'a pas besoin du jour de l'an pour me donner mille preuves de ta sollicitude mais je profite de cette époque pour te remercier et te faire part des vœux ardents que j'adresse au Ciel pour toi La perte si cruelle et si irréparable de notre mère s'est moins fait sentir à moi qu'à tout autre car j'ai retrouvé dans ma sœur les soins et la tendresse dont je semblais devoir être privé Aussi chère Sœur j'ai pour toi toute la vénération que j'aurais pour une mère chérie et toute l'amitié dont je suis capable et je voudrais pouvoir te prouver autrement que par des paroles que je serai toujours

Le plus tendre et le plus affectionné des frères

LETTRE A UN ONCLE LE JOUR DE L'AN

Mon cher Oncle

Le renouvellement de l'année me fournit l'occasion de vous remercier de toutes les bontés dont j'ai été l'objet de votre part et de vous assurer que j'en conserverai toujours la plus vive reconnaissance Croyez que vos conseils et votre sollicitude à mon égard porteront leurs fruits que je pratiquerai les enseignements qui me viennent de vous et que mes efforts tendront toujours à me rendre digne d'une

affection dont je sens tout le prix Agréez donc mon cher Oncle avec mes souhaits l'hommage bien sincère

De votre affectionnée nièce

UNE JEUNE FILLE A UNE COUSINE PLUS AGÉE
LE PREMIER JOUR DE L'AN

Ma chère Cousine

Vous avez sur moi la supériorité de l'âge et celle des bienfaits vous me permettrez donc de venir vous offrir en ce renouvellement de l'année l'assurance de mon attachement et l'expression des vœux et des souhaits que je forme pour vous Soyez persuadée que je ferai tous mes efforts pour vous prouver de plus en plus que j'attache un prix infini à votre amitié et que je veux toujours chercher à m'en rendre digne Agréez-en l'assurance avec celle de la constante affection de

Votre dévouée cousine

LETTRE D'UNE JEUNE FILLE A SA MARRAINE
LE JOUR DE L'AN.

Chère Marraine

Vous avez toujours été si bonne pour moi que c'est avec un vif plaisir que je vois arriver l'époque du renouvellement de l'année parce qu'elle me permet de vous faire part des sentiments que je ressens et des vœux que je forme pour votre bonheur Chaque jour je demande à Dieu chère Marraine qu'il vous accorde d'heureuses années et vous rende les bienfaits dont vous vous êtes plu à me combler Daignez agréer avec l'expression de ma vive gratitude l'assurance du sincère et respectueux attachement

De votre affectionnée filleule

A UN PARRAIN POUR LE REMERCIER D'UN CADEAU

Cher Parrain

J'ai lieu de me convaincre tous les jours que l'amour que vous avez pour moi ne s'est point affaibli depuis l'époque où vous m'avez adoptée pour votre fille vous m'en donnez aujourd'hui une nouvelle preuve par le cadeau que vous voulez bien m'envoyer Je conserverai précieusement le portrait que vous m'adressez j'en parerai la plus belle pièce de notre maison et il sera là comme un monument pour me rappeler sans cesse le souvenir d'un bienfaiteur d'un parrain que j'aime et que je chérirai toujours

Votre reconnaissante filleule

UNE JEUNE FILLE A UN BIENFAITEUR LE JOUR DE L'AN

Cher Bienfaiteur

Vous m'avez comblée de tant de biens que c'est avec un grand bonheur que je vois arriver le jour qui me permet de vous en témoigner hautement ma reconnaissance Soyez assuré Monsieur que vos bienfaits n'ont pas été mal placés et que je tâcherai de me rendre digne de tout ce que vous avez fait pour moi Puissé-je mériter la continuation de vos faveurs et de la bienveillance que vous m'accordez et dont je sens si bien le prix

C'est dans ces sentiments et dans ceux d'un très-profond respect que je suis Monsieur

Votre très-reconnaissante protégée

LETTRE A UNE BIENFAITRICE LE JOUR DE L'AN.

Chère Bienfaitrice

Depuis ce jour où vous avez bien voulu devenir ma protectrice et remplacer les parents que le Ciel m'a ravis j'ai éprouvé pour vous tous les sentiments dont vos bontés vous rendent digne Je suis heureuse de voir arriver l'époque

marquée par l'usage pour vous offrir l'expression et vous donner l'assurance des vœux que je forme pour vous Ils sont bien vifs et bien sincères ce sont les vœux d'une fille tendre et respectueuse pour une mère pleine de bonté et de sollicitude daignez les agréer et croire au sincère et constant attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être

Madame et Bienfaitrice

Votre très-humble et reconnaissante obligée

UNE JEUNE FILLE A SON PÈRE ET A SA MÈRE LE JOUR DE L'AN.

Cher Papa et chère Maman

Permettez que votre fille au renouvellement de l'année vous fasse part des vœux que chaque jour elle adresse au Ciel pour des parents chéris permettez qu'elle vous renouvelle l'assurance de son amour sincère et filial Je sens tout le prix de votre affection ainsi que de l'éducation chrétienne que vous me faites donner soyez assurés que je ferai les plus constants efforts pour me rendre digne de votre tendresse Je ne cesserai de demander la prolongation de vos jours et je m'efforcerai de suivre les bons exemples dont vous avez entouré mon enfance afin de vous prouver de plus en plus que je vous aime aussi ardemment que vous le méritez et que je serai toujours pour vous

Cher Papa et chère Maman

La plus tendre des filles

LETTRE D'UNE JEUNE FILLE A SON PÈRE A LA NOUVELLE ANNÉE

Mon cher Papa

Si tous les jours c'est pour moi la plus grande des privations d'être éloignée de vous c'est surtout à l'époque de la nouvelle année que la peine de votre absence m'est plus sensible Combien je serais heureuse de pouvoir vous exprimer de vive voix mes pensées et mes vœux de me voir

pressée sur votre cœur et de vous entendre me dire que vous êtes content de moi Mais hélas loin de la maison paternelle il faut me résoudre à confier au papier ce que je ne puis autrement vous exprimer Soyez donc assuré cher Papa que je vous aime que mon cœur reconnaissant de vos bienfaits forme les souhaits les plus sincères pour la prolongation de vos jours si chers à vos enfants et à votre fille en particulier Si le Ciel daigne être propice à mes vœux rien ne manquera à votre bonheur

Je suis toujours de la meilleure santé et je désire ardemment que vous et mes chers parents jouissiez du même avantage Je suis avec autant d'amour que de respect

Mon cher Papa

Votre tendre fille

A UNE AMIE POUR LUI APPRENDRE LA MORT D'UNE ANCIENNE COMPAGNE

Chère Amie

Je me dispenserais de t'écrire aujourd'hui si je ne craignais de manquer à la promesse que nous nous sommes faite mutuellement de nous transmettre les événements agréables ou fâcheux qui peuvent nous intéresser C'est le cœur navré de douleur que je t'annonce la mort inattendue de la pauvre Eugénie notre ancienne compagne et amie Il y avait à peine trois semaines qu'elle avait quitté l'école lorsqu'une légère imprudence m'assure-t-on lui a occasionné une sueur rentrée puis une fièvre qui l'a enlevée si jeune encore la ravissant ainsi à la tendresse de ses parents inconsolables de sa perte Combien je regrette moi aussi cette chère compagne Il me semble que je la vois encore à mes côtés que je lui parle qu'elle me répond qu'elle me fait part de ses projets mais hélas vaine illusion elle ne vit plus Son visage ne s'effacera jamais de mon cœur et je ne doute pas que tu ne partages toi aussi ma juste douleur Puissé-je chère Amie n'avoir de long-temps de si tristes nouvelles à te donner Je t'embrasse de cœur et suis toujours

Ton amie dévouée

A UNE MÈRE QUI VIENT DE PERDRE SA FILLE NOTRE COMPAGNE

Madame

Quoiqu'il n'y ait guère de consolations pour la perte douloureuse qui vient de vous frapper dans la personne de votre fille je veux cependant essayer d'adoucir votre juste douleur en vous faisant connaître la part que j'y prends ainsi que toutes les personnes qui ont pu connaître l'aimable jeune fille que vous regrettez à si juste titre Ses excellentes qualités lui avaient acquis l'affection de tous ceux qui pouvaient l'apprécier Sa mort est un deuil pour toutes ses compagnes elle laisse parmi elles un vide qu'il sera bien difficile de remplir J'oserais presque dire que notre perte est aussi grande que la vôtre vous retrouviez en elle une autre vous même puisqu'elle possédait toutes les vertus que vous lui aviez inspirées nous perdons nous un modèle et un exemple permanent dont la présence nous encourageait à la pratique du bien quels regrets ressentons-nous d'en être privés si tôt Espérons Madame que la sympathie que vous trouvez dans cette cruelle circonstance sera pour vous un baume qui ne cicatrisera pas sans doute mais qui adoucira vos justes regrets Je vous prie d'en accepter l'augure avec l'assurance des sentiments de celle qui a l'honneur d'être Madame

Votre très-humble servante

LETTRE D'UNE JEUNE FILLE QUI A QUITTÉ SES PARENTS DEPUIS QUELQUES JOURS POUR ALLER EN PENSION

Mon cher Père et ma chère Mère

Il n'y a que quelques jours seulement que je vous ai quittés et déjà je sens le besoin de vous témoigner d'une manière plus particulière toute l'affection tout l'amour dont je suis pénétré Mais mon émotion me permet à peine de m'exprimer cependant j'aurai encore assez de force pour vous dire que mon cœur est plein de tout ce que je vous dois que c'est avec la plus vive douleur que je

cède aux motifs impérieux qui nous séparent que je compterai chaque jour chaque minute de notre séparation et que le premier beau jour pour moi cher Père et chère Mère sera celui qui me réunira à vous Votre affliction égale la mienne j'en suis sûr vous faites violence à votre cœur en éloignant de vous une fille que vous combliez chaque jour de tant de caresses. Je voudrais bien pouvoir abréger le temps de mon absence et revenir le plus tôt possible reprendre ma place au foyer paternel où j'ai passé les heureux moments de mon enfance Adieu ce mot cruel est cependant bien doux car je laisse ce que j'aime le plus sous la protection du Père céleste le seul de qui nous puissions attendre des consolations efficaces

Adieu encore

LETTRE D'UNE JEUNE FILLE QUI VIENT DE QUITTER LE PENSIONNAT A UNE DE SES ANCIENNES COMPAGNES

Ma chère amie

Notre maîtresse avait bien raison de dire lorsque je quittai le Pensionnat pour n'y plus revenir que jamais je ne serais aussi heureuse que je l'avais été pendant mes études Sur le moment je n'en crus rien Je ne voyais qu'une chose plus d'assujettissement plus de pensums Comme je me trompais Maintenant je juge autrement Je n'ai plus la consolation d'être avec des amies sages et pieuses avec lesquelles je puisse prendre quelquefois une récréation innocente parler de Dieu et le prier je suis heureuse sans doute avec ma bonne mère mais je le serais encore davantage si je pouvais tous les jours t'ouvrir mon cœur sur tant de choses qui le fatiguent Cette année tu quitteras le Pensionnat oh si tu restes ici que je vais être heureuse ou plutôt que nous serons heureuses ensemble En attendant ce bonheur dis-moi quelque chose du Pensionnat Apprends-moi quelque nouvelle édifiante Les sujets ne manquent pas Adieu chère amie Aimons Dieu de tout notre cœur et Marie notre bonne mère nous protégera toujours

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.